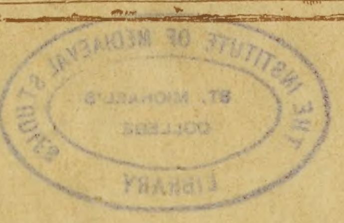



REQUIESCENS VIGILO





PÉTRARQUE

AFRICA

Edité par
HENRI GAUTIER
55. Quai des Grands Augustins - 55
PARIS



Directeur littéraire de la *Nouvelle Bibliothèque populaire:*

M. CHARLES SIMOND



PÉTRARQUE HUMANISTE.

Le Pétrarque populaire est l'amant idéal de Laure, le poète du *canzonière*, de ces immortels sonnets, qui, depuis cinq siècles et demi, n'ont cessé de faire tressaillir le cœur des femmes d'Italie et même de France. Celles-ci ne connaissent guère et peut-être point le Pétrarque érudit, l'humaniste qui eut une part si considérable à la renaissance des lettres latines, et qui fait encore aujourd'hui les délices de quelques savants. Ces derniers seuls ont eu le privilége de pouvoir juger et aimer Pétrarque, comme il le mérite. Mais ils sont peu nombreux, surtout de nos jours; et quand, en France, nous aurons cité MM. de Nolhac, Develay, Mézières, il faudra, je crois, à cette liste si courte, joindre ce que j'appellerai des noms incertains pour arriver jusqu'à douze.

Si l'on voulait chercher la raison de ce tout petit nombre de vrais « pétrarquisants » parmi nous, on la trouverait peut-être dans l'intérêt beaucoup plus grand accordé aux études romanes, et dans l'oubli très intentionnel et évidemment systématique de cette littérature latine du moyen âge qui réclame encore dans nos bibliothèques françaises son histoire écrite en notre langue.

Une autre raison, non moins importante, du peu d'attention que l'on donne en France au Pétrarque latin, c'est qu'il a contre lui des hostilités en matière de critique qui datent de loin et qui subsistent encore dans bien des enseignements et des esprits. Je pourrais en signaler comme exemple les pages peu favorables de Marc Monnier dans son premier volume de *La Renaissance* (*de Dante à Luther*).

L'*Africa* tout particulièrement a subi ces arrêts de parti pris, et c'est ce qui a fait que peu de latinistes l'ayant lu dans l'original, le poème, si admirablement traduit par M. V. Develay, n'a pas eu auprès du grand public le succès auquel il avait droit.

C'est une grande injustice faite à l'auteur et au traducteur, et c'est surtout pour la réparer que nous faisons entrer ce volume dans notre collection des chefs-d'œuvre de toutes les littératures.

CHARLES SIMOND.

L' « AFRIQUE » DE PÉTRARQUE

ÉPOPÉE

TRADUITE DU LATIN

PAR

VICTOR DEVELAY

ANALYSE DU POÈME

C'est dans sa retraite de Vaucluse, qu'il nommait son *Hélicon transalpin*, que Pétrarque entreprit d'écrire le poème de l'*Afrique*. Il conçut ce projet le vendredi saint de l'an 1339, dans une de ses promenades solitaires sur les montagnes. Il faut l'entendre raconter lui-même avec quelle ardeur fébrile il se mit à l'œuvre.

« J'avais, dit-il, un ami avec lequel j'étais lié au suprême degré. Dans le temps où, embrasé pour mon *Afrique* d'un feu que ne connut jamais l'Afrique sous le signe du Lion, j'avais commencé cette œuvre qui est restée longtemps suspendue entre mes mains et qui seule, si j'ai quelque espoir de salut, calmera ou éteindra, j'imagine, la soif de mon âme haletante, cet ami, me voyant accablé par un travail excessif, m'aborda à l'improviste et me pria de lui rendre un service pour lui très agréable et pour moi très aisé. Je lui dis que oui, sans savoir ce qu'il voulait, ne pouvant rien lui refuser et sachant qu'il ne me demanderait rien qui ne fût inspiré par l'amitié la plus tendre : « Donne-moi, me dit-il, les clefs de ta bibliothèque. » Je les lui donnai avec étonnement. Aussitôt il serra là dedans tous mes livres et tous mes instruments pour écrire, ferma soigneusement la porte et se retira en me disant : « Je te prescris dix jours de repos, et, d'après notre convention, je te défends pendant ce temps là de lire et d'écrire. » Je reconnus le jeu. Il avait cru que je resterais oisif; pour moi, il me sembla que je restais mutilé. Qu'attendez-vous? Cette journée s'écoula plus longue qu'une année, non sans ennui. Le lendemain j'eus mal à la tête du matin au soir; quand le troisième jour parut, je commençais à sentir de légers accès de fièvre. Mon ami, informé

de cela, revint et me rendit mes clefs. Je guéris aussitôt, et cet ami, voyant que le travail était, comme il disait, mon aliment, s'abstint désormais de semblables prières[1]. »

Cette ardeur de Pétrarque s'explique surtout par le violent désir qu'il éprouvait d'être couronné du laurier poétique. C'était le rêve de sa vie. Il voulut justifier son ambition, et pour cela un poème épique, à la gloire de Rome, écrit dans la langue de Virgile, lui semblait une œuvre capable d'enlever tous les suffrages. Les premiers livres de l'*Afrique* étaient à peine achevés que le bruit courut dans le monde savant qu'une nouvelle *Énéide* allait bientôt paraître. Ce poème, qui devait dormir si longtemps dans un injuste oubli, eut la fortune singulière d'être célébré comme une merveille avant d'être fait. Plus Pétrarque entourait son œuvre de mystère, ne la communiquant pas même à ses amis intimes, plus, sur la foi seule de son génie, l'admiration des lettrés allait grandissant.

Dans ces circonstances, le solitaire de Vaucluse reçut le même jour deux messages, l'un de Paris, l'autre de Rome, lui offrant le laurier poétique. Ainsi deux grandes capitales se disputaient l'honneur de le couronner. Il opta pour Rome. Mais, avant de recevoir cette haute récompense, il se rendit à Naples auprès du roi Robert II, qui aimait et protégeait les lettres. Pétrarque le choisit pour son examinateur et lui lut les premiers livres de l'*Afrique* qu'il venait de composer. Ce prince en fut si enthousiasmé qu'il demanda au poète comme une grande faveur de la lui dédier. Il aurait même voulu que la cérémonie du couronnement se fît à Naples. Pétrarque ne crut pas devoir céder à ses instances. Muni d'un jugement conçu dans les termes les plus flatteurs, il partit pour Rome où l'attendait le triomphe. A la vue du chantre de Scipion, les échos du Capitole retentirent des cris d'allégresse qui avaient salué jadis le vainqueur d'Annibal. Le souvenir de cette grande journée ne devait pas être stérile pour Pétrarque.

« Me souvenant, dit-il, de l'honneur que j'avais reçu, je craignais qu'il ne parût décerné à un indigne. Un jour, après avoir gravi les montagnes, je traversai la rivière d'Enza, dans le territoire de Reggio, et je pénétrai dans la Selvapiana[2]. Frappé tout à coup de la beauté du site, je me remis à l'*Afrique*, que j'avais interrompue. Ma verve, qui semblait assoupie, s'étant réveillée, j'écrivis ce jour-là quelques vers, puis quelques autres chaque jour qui suivit. Ensuite, de retour à Parme, ayant rencontré une maison retirée et tranquille, que j'achetai plus tard et qui m'appartient encore, je conduisis mon œuvre à terme avec une si grande

---

1. *Lettres familières*, XIII, 7.
2. Forêt unie.

ardeur et en si peu de temps qu'aujourd'hui j'en suis moi-même étonné[1]. »

L'*Afrique* embrasse les principaux événements qui marquèrent la fin de la seconde guerre punique. Elle commence au moment où Publius Cornelius Scipion vient d'expulser les Carthaginois de la péninsule espagnole, et se termine par le triomphe du vainqueur de Zama. Épopée merveilleuse où la fortune de Rome se relève contre toute espérance, et où, par l'ascendant de son génie, le jeune Scipion réduit en poudre les longs travaux et les succès inouïs du vieil Annibal.

Le premier livre débute par une double invocation aux Muses et au Christ et par la dédicace du poème au roi Robert. Le poète recherche la cause de la lutte séculaire qui divisa Rome et Carthage, et il l'attribue à l'envie. Ce qu'il veut raconter, c'est la seconde guerre punique. Il nous montre son héros, le jeune Publius Cornelius Scipion, entièrement maître de l'Espagne et s'apprêtant à poursuivre les Carthaginois réfugiés de l'autre côté du détroit. Dans cette disposition d'esprit, Scipion eut un songe. Son père lui apparut tel que la mort l'avait fait, criblé d'horribles blessures. Il ouvre à son fils les portes du Ciel et l'introduit dans la demeure des bienheureux. Il salue en lui le vengeur de sa famille et le libérateur de sa patrie. Il lui raconte sa fin tragique et celle de son frère tombé comme lui sous le fer des Carthaginois.

Le jeune Scipion demande à son père s'il vit réellement. Cette demande provoque de la part du père une éloquente protestation en faveur de l'immortalité de l'âme. En même temps il montre à son fils plusieurs de ses compatriotes que leur vaillance a élevés jusqu'aux astres et que celui-ci reconnaît. Le jeune Scipion se jette avec effusion dans les bras de son oncle. Il voudrait déjà partager sa félicité. Celui-ci modère son impatience, lui prêche la résignation et lui trace sa règle de conduite. Il lui montre, en les caractérisant d'un mot, les premiers rois de Rome, à l'exclusion de Tarquin le Superbe, et les trois Horaces dont le dévouement assura l'indépendance de leur patrie.

Pendant tout le deuxième livre le songe continue. Le jeune Scipion conjure son père de lui dévoiler l'avenir. Il lui demande si après tant de défaites Rome doit succomber, et s'il faut qu'il se rende à la merci d'Annibal. Son père s'empresse de le rassurer. Il lui déclare qu'il triomphera de ce *brigand borgne*[2]. Il l'engage à se mettre en garde contre ses artifices. Après une grande bataille dans laquelle Annibal sera vaincu, il ira de rivage en rivage cherchant à nouer des intelligences avec tous les ennemis de Rome,

1. *Lettre à la postérité.*
2. *L'Afrique*, II, 32.

mais sans succès. La défaite de Carthage sera le prélude de la soumission du monde entier. Dès lors Rome ira de victoire en victoire. Les Marius, les Pompée, les Jules César, les Auguste, élargiront à l'envi les limites de son empire. Vespasien et Titus y ajouteront la Judée. Arrivée à cet apogée, la grandeur romaine déclinera. Des étrangers viendront s'asseoir sur le trône des Césars. Rome, déchirée par des divisions intestines, ne sera plus que l'ombre d'elle-même, mais elle n'en restera pas moins, de nom, jusqu'à la fin des siècles la reine du monde.

Passant ensuite à un autre ordre d'idées, le père disserte sur le néant de la gloire. Des hauteurs du ciel il montre à son fils le peu d'étendue qu'occupe dans l'espace le globe terrestre. Ce peu d'étendue, les mers et les régions inhabitables le rétrécissent encore. Malgré cela, quel nom peut se flatter d'avoir été connu dans les deux hémisphères ? Vaines sont les pompeuses épitaphes gravées sur les tombeaux ; elles s'écroulent avec eux. Vaines sont les louanges insérées dans les livres ; ceux-ci périssent à leur tour. Ce n'est point la faveur humaine qu'il faut ambitionner, il faut élever ses regards vers le ciel où la vertu jouira d'une récompense éternelle. Entre autres conseils pleins de sagesse, le père recommande à son fils le culte de l'amitié.

« Tu éprouveras, lui dit-il, qu'il n'y a rien de plus doux dans les choses humaines qu'un commerce réciproque et que le cœur d'un ami sûr[1]. »

Il termine en lui annonçant qu'il sera un exemple mémorable de l'ingratitude des peuples et qu'il mourra dans l'exil, loin de cette patrie qui lui devra son salut. Au même instant les trompettes du camp sonnent le réveil et rappellent Scipion à la réalité.

Au troisième livre Scipion se dispose à porter la guerre en Afrique. Mais auparavant il charge Lelius, son lieutenant et son ami, d'aller solliciter l'alliance de Syphax, roi de Numidie. Lélius arrive au palais de ce monarque et en admire les magnificences. Admis auprès de Syphax, il lui expose tous les avantages d'une alliance avec les Romains. Il caresse adroitement son ambition et lui fait entrevoir l'espérance de régner un jour sur toute l'étendue de l'Afrique. Il lui offre les présents que son maître lui envoie. Le prince numide accepte les présents et exprime son admiration pour Scipion. Il est tout prêt à faire alliance avec lui, mais à la condition qu'il viendra lui même la conclure.

Lélius est invité à s'asseoir à une table somptueuse. A la fin du repas, un poète chante sur la lyre les prouesses d'Hercule, libéra-

1. *L'Afrique*, II, 515-516.

teur de la Libye, et raconte l'origine de Carthage. Il parle de la guerre actuelle et confond dans ses louanges Annibal et Scipion. Lélius raconte à son tour l'origine de Rome. Voulant donner une haute idée de ses concitoyens et montrer à son royal auditeur que Rome était la terre du dévouement, il lui cite les glorieux exemples des Curtius et des Décius.

« Si vous l'ignorez, ajoute-t-il, c'est le devoir d'un Romain de mépriser les coups de la fortune; d'aller avec calme au devant de la mort; de dédaigner ce que les autres peuples admirent et envient; d'aimer au contraire ce qui semble redoutable; de braver les supplices; de fouler aux pieds les souffrances; de mourir volontairement plutôt que de mener une vie honteuse[1]. »

Il explique par suite de quelles circonstances les Romains firent succéder au despotisme des rois le régime de la liberté.

Le quatrième livre contient le panégyrique de Scipion. Syphax désire vivement connaître un héros dont la renommée publie tant de merveilles. Lélius satisfait pleinement sa curiosité. Il dépeint son maître au physique et au moral. Il dit sa haute stature, la noblesse de son front, la vivacité de ses regards, sa naissance en quelque sorte divine. Son intrépidité, sa douceur, son désintéressement, sa piété envers les dieux, sa piété filiale, son amour de la patrie, toutes ses vertus sont racontées par un témoin fidèle de sa vie. A la bataille du Tésin il ramasse son père blessé et l'emporte en se frayant un passage à travers l'ennemi. Après Cannes il relève par son énergie les esprits abattus qui songeaient à se rendre. Devant la soudaineté de ses coups tombe la défense de Carthagène. Le panégyrique inachevé cesse au moment où le narrateur entame le récit du mémorable exemple de continence donné par Scipion.

La lacune qui existe entre le quatrième et le cinquième livre est considérable. Les événements intermédiaires fournissent amplement le sujet de trois livres, et il est à supposer que Pétrarque qui professait pour Virgile tant de vénération, avait sur le modèle de l'*Énéide* composé son *Afrique* de douze livres. Il est hors de doute que Pétrarque acheva entièrement son œuvre. Il le déclare lui-même en plusieurs circonstances d'une manière formelle. Comment se fait-il que son poème n'est point parvenu entier aux mains de la postérité? On en est réduit là-dessus à des conjectures. Pétrarque était trop jaloux de ses travaux pour qu'on attribue cette disparition au hasard, et nous inclinons à croire qu'à l'exemple de Virgile, qui voua aux flammes son *Énéide*, il aura lui-même, dans une heure de désespérance, lacéré son *Afrique*, *Disjecti membra poetæ*. Cette perte est à jamais regrettable.

1. *L'Afrique*, III, 636-641.

Nous pouvons admirer la statue dans la perfection de ses détails, mais l'unité harmonieuse de l'ensemble nous échappe.

Résumons les événements qui relient le quatrième livre au cinquième. Lélius réussit pleinement dans sa mission. Scipion passe en Afrique et conclut avec Syphax un traité d'alliance. Mais il avait compté sans la versatilité de ce prince. Les Carthaginois, émus de cette alliance, firent tout pour la rompre. Syphax était fiancé à Sophonisbe, fille d'Asdrubal et nièce d'Annibal. De plus, il en était éperdument épris. On se hâta d'unir la jeune fille à peine nubile au roi numide. La nièce d'Annibal fit aisément partager à son époux la haine qui l'animait contre les Romains. Syphax se rallia aux Carthaginois. Ce mépris de la foi jurée lui fut fatal. Battu par Scipion en rase campagne, il fut fait prisonnier, et ses États devinrent la proie du vainqueur. Un prince numide qui s'était fait récemment l'allié des Romains, Massinissa, contribua pour une large part à ce succès. Tels sont, en résumé, les principaux faits qui avaient dû fournir à l'imagination du poète une série de brillants tableaux.

Le cinquième livre nous montre Massinissa entrant victorieux dans les murs de Cirta, capitale des États de Syphax. L'épouse du roi vaincu, Sophonisbe, l'attendait en suppliante au seuil de son palais. D'une beauté éclatante, la tristesse peinte sur son visage ajoutait à ses charmes. Ici le poète, se souvenant de sa première rencontre avec Laure dans l'église de Sainte-Claire à Avignon, place son héros dans une situation analogue.

« Massinissa, en la regardant, est subjugué par sa captive, et la vaincue a pu dompter son fier vainqueur. De quoi ne triomphe pas l'amour? Quel coup de foudre lui est comparable[1]? »

Massinissa ne songe plus qu'à épouser Sophonisbe. Il prévoit que Scipion ratifiera difficilement cette union, et il se hâte de faire célébrer la cérémonie nuptiale. Les deux amants sont unis. Un songe sinistre présage à Sophonisbe le sort qui l'attend. Ce qu'elle avait fait de son premier époux dans sa haine contre les Romains, il était à craindre qu'elle ne le fît du second. Cette considération rendit Scipion inflexible. Il blâma la conduite de Massinissa et exigea qu'il lui livrât sa captive. Le roi numide fut partagé entre l'amour et l'ambition. Celle-ci l'emporta. Voulant épargner à son épouse l'humiliation de servir d'ornement au triomphe du vainqueur, il lui envoya du poison. Sophonisbe devant la mort ne démentit pas sa fierté, elle reçut comme une délivrance et avala d'un trait le breuvage empoisonné.

Au sixième livre l'ombre de Sophonisbe comparait devant le tribunal des enfers et prend place parmi les victimes célèbres de l'a-

1. *L'Afrique*, V, 73-67.

mour. Scipion caresse adroitement l'ambition de Massinissa et lui fait oublier sa rigueur. Il charge Lelius de conduire à Rome Syphax prisonnier et dirige lui-même ses troupes sur Carthage. A la vue du danger qui les menaçait, les Carthaginois sentirent qu'ils n'avaient d'autre espoir de salut que dans le prompt retour d'Annibal. Pour gagner du temps, ils députent auprès de Scipion une ambassade sons prétexte d'implorer la paix. En même temps ils envoient à Annibal, campé sur la pointe méridionale de l'Italie, une députation pour le sommer au nom de la patrie de revenir sans retard en Afrique. C'est le cœur navré qu'Annibal se décide à abandonner sa conquête. Il fait massacrer des cohortes du Bruttium qui refusaient de le suivre. Magon, son frère, également rappelé, part avec sa flotte des côtes de la Ligurie, et meurt d'une blessure pendant la traversée.

Au septième livre Annibal débarque en Afrique. Quelques-uns de ses éclaireurs, surpris par les Romains, sont amenés à Scipion, qui leur fait visiter son camp dans tous les détails et les renvoie émerveillés de ce qu'ils ont vu. Annibal inquiet sollicite et obtient une entrevue de Scipion Il lui rappelle par de nombreux exemples l'inconstance de la fortune, lui vante les avantages de la paix et l'engage à la conclure en lui offrant des conditions dérisoires. Scipion n'est point dupe de son fallacieux adversaire ; il lui réplique avec hauteur et lui indique moyennant quels sacrifices il pourra obtenir la paix. Les deux chefs se séparent décidés à tenter le sort des armes.

La veille du jour suprême, Rome et Carthage, sous la forme de deux femmes suppliantes, accoururent au pied du trône de Jupiter. Toutes deux firent assaut d'éloquence pour intéresser à leur cause le maître des dieux. Celui-ci leur fit une réponse enveloppée de mystère et les renvoya incertaines de l'issue des événements.

Le jour fatal venu, chaque chef dispose son armée en bataille et la harangue. Scipion parle aux siens en homme sûr de vaincre; Annibal s'exprime avec une fougue qui simule la confiance. Son génie fertile en inventions lui suggère un puissant moyen de défense.

« Il place en tête tous les éléphants, afin d'épouvanter l'ennemi déconcerté à la vue de ce troupeau monstrueux. Ceux-ci étaient autant de tours tremblantes sur leurs dos; on dirait des collines qui secouent leurs crêtes ou des citadelles qui se balancent sur des rochers. Annibal oppose ce bouclier à toutes les forces de l'ennemi[1]. »

Vaine précaution! Effrayés par le son aigu des trompettes, les

1. *L'Afrique,* VII, 840-845.

éléphants se retournent contre les rangs qu'ils devaient protéger et y sèment le désordre. Les Romains en profitent pour se faire jour à travers l'ennemi. La première ligne des Carthaginois est rompue. Malgré cet échec, le centre et les ailes opposent une vigoureuse résistance.

« Une colère ardente et implacable anime les chefs et les deux peuples. Jamais choc entre deux corps armés ne fut plus violent, jamais combat ne fut plus acharné dans tout l'univers. Ce n'étaient point des bandes mercenaires qui luttaient, c'étaient des hommes de cœur qui voulaient éteindre dans leur propre sang le brasier de haines qu'ils avaient eux-mêmes allumé. Toutes les légions n'avaient qu'un seul désir, qu'une seule pensée : venger, fût-ce par leur mort, de justes ressentiments[1]. »

Cette ténacité surhumaine provoque un horrible carnage. Des torrents de sang inondent la plaine. A la fin un mouvement tournant exécuté sur les deux ailes par Lélius et Massinissa paralyse les efforts des Carthaginois. Annibal lui-même s'enfuit entraîné dans la déroute générale des siens.

Au huitième livre, Scipion, maître du camp carthaginois, en distribue les richesses à ses soldats. Le soir même de la bataille, assis sur un tertre à côté de ses lieutenants, il se plaît à rendre hommage au génie de son adversaire, et jamais Annibal n'a rencontré plus grand admirateur. Mais la fortune inconstante lui a tourné le dos. A cette heure il fuit. Sentant Carthage irrévocablement perdue, il s'embarque nuitamment et fait voile vers la Syrie pour armer le roi Antiochus contre les Romains.

Scipion pousse une reconnaissance sur Carthage avant d'en faire le siège. Une députation accourt au-devant de lui pour implorer la paix. Il lui ordonne de se rendre à Tunis, son lieu de ralliement. Dans sa marche sur Tunis, il est attaqué par Vermina, fils de Syphax, dont il massacre les troupes et qu'il fait prisonnier. Cette défaite achève de démoraliser les Carthaginois. Ils acceptent toutes les conditions que leur impose le vainqueur et envoient une ambassade à Rome auprès du Sénat.

Dans l'intervalle, le consul Claudius, poussé par l'ambition, avait quitté l'Italie pour remplacer Scipion dans son commandement. Sa flotte avait été détruite par la tempête, et il s'était réfugié à grand'peine sur les côtes de la Sardaigne. Un autre consul, non moins ambitieux, mais plus habile, Cornélius Lentulus, brûlait d'envie de mettre la dernière main à la conquête de Scipion et de s'en arroger tout l'honneur.

Les ambassadeurs carthaginois, ayant à leur tête Asdrubal Hédus, qui avait toujours été hostile à la politique d'Annibal, sont

1. *L'Afrique*, VII, 960-967.

accueillis avec faveur par le Sénat. La paix est votée. Ils visitent Rome dont ils admirent les splendeurs. A leur requête trois cents prisonniers carthaginois sont rendus à la liberté. Le traité d'alliance conclu, Scipion quitte l'Afrique, et au moment de s'embarquer fait brûler sous ses yeux la flotte carthaginoise.

Au neuvième et dernier livre, Scipion ramène en Italie sa flotte victorieuse. Pour charmer les ennuis de la traversée, il s'entretient avec le chantre futur de ses exploits, le poète Ennius. Celui-ci lui promet une gloire éternelle. Il regrette de ne pouvoir le célébrer que dans une langue encore empreinte de rudesse et sur un luth dépourvu d'harmonie.

« O le plus illustre des capitaines, lui dit-il, qui plus que tout autre méritez un Homère, la Fortune, complaisante pour tout le reste et en cela seul sévère, ne vous a donné que moi. Dans le cours des âges il naîtra sans doute quelqu'un qui par de dignes chants élèvera jusqu'au ciel les louanges que vous ont méritées vos vaillants exploits, et à qui Calliope donnera, avec une voix sonore, une lyre dont les cordes résonneront plus harmonieusement sous l'archet[1]. »

Ennius témoigne de son respect et de son admiration pour ses célèbres devanciers. Mais il en est un pour lequel il professe un culte véritable, c'est Homère. Homère vit jour et nuit dans sa pensée. Dernièrement il lui est apparu en songe. Il l'a transporté dans une vallée enclose (*Vaucluse*) et lui a montré au milieu des lauriers un jeune homme au front pensif et rêveur dont il lui a dressé l'horoscope.

« Il naîtra, lui a-t-il dit, dans les vastes murs de Florence en Toscane, ville issue d'une tige romaine, qui sera un jour célèbre et qui maintenant n'existe pas. Pour que tu puisses connaître le lieu de sa naissance, la petite rivière de l'Arno, qui descend vers le rivage de Pise l'Ausonienne, baignera les murs de la riche cité. Il rappellera par ses vers à la fin des siècles les Muses longtemps fugitives et rétablira les antiques sœurs sur l'Hélicon malgré des troubles et des agitations de toute sorte. Il aura pour nom François. Il réunira comme dans un seul groupe tous les faits éclatants dont tu as été témoin, les armées d'Espagne, les luttes de la Lybie, ton cher Scipion, et il donnera pour titre à son poème l'*Afrique*. De plus (vois où le conduiront la confiance dans son génie et l'aiguillon de la gloire), honoré d'un triomphe tardif, il montera enfin à votre Capitole[2]. »

C'est par de tels récits qu'Ennius abrège la longueur du trajet. Enfin on débarque sur la plage italienne et on arrive à Rome où

1. *L'Afrique*, IX, 58-64.
2. *L'Afrique*, IX, 224-238.

tout un peuple, ivre d'enthousiasme, attendait Scipion pour lui décerner les honneurs du triomphe. Le poème se termine au milieu de l'allégresse générale. En guise d'épilogue, le poète déplore la perte récente du roi Robert.

Telle est l'ossature du poème de l'*Afrique*, l'œuvre d'un des esprits les plus nobles, d'une des âmes les plus sensibles, d'une des imaginations les plus fécondes qu'ait enfantés l'humanité. Par l'harmonie du vers et la délicatesse de la pensée, Pétrarque rappelle à chaque instant Virgile, son modèle. Dès le premier livre, quittant la terre, il nous emporte d'un coup d'aile dans les célestes régions. Il nous ouvre ces palais éblouissants de clarté, nous introduit dans le cénacle des âmes bienheureuses qu'inonde la pure lumière et nous fait assister à leurs sublimes entretiens. On comprend que devant de telles effusions « le monde s'arrêta captivé par un charme merveilleux et les astres suspendirent leur cours éternel [1] ». Rien de semblable dans tout le paganisme. Le ciel de Pétrarque n'a de comparable que les Champs Élysées de Fénelon.

La douceur chez Pétrarque n'exclut pas l'énergie. A le juger d'après ses sonnets, on le considère généralement comme un petit-fils d'Anacréon, et l'on s'imagine que son luth ne résonnait que des langueurs de l'amour. C'est une erreur profonde. Il y avait dans l'amant de Laure la véhémence de Juvénal. Les corruption de la cour de Rome en savent quelque chose [2]. De son côté la muse épique lui est redevable de beautés peu communes Pour n'en citer qu'un trait, l'acharnement des combattants à Zama est décrit avec une vigueur sans pareille.

Dans le poème de l'*Afrique*, Pétrarque se peint lui-même tout entier. Ami sincère, il excelle à faire ressortir les doux liens qui unissaient Scipion et Lélius; amant fidèle, c'est de son propre cœur que s'exhalent les accents désespérés de Massinissa; ami de la gloire, il n'ambitionne, comme son héros, que la vraie; ami de la liberté, il applaudit avec Brutus à la chute des Tarquins; ami des lettres, il prête à Ennius le culte qu'il a toujours professé pour ses modèles; ami de la religion, il admire Scipion se renfermant dans le temple dès l'aurore pour prendre conseil de la divinité; ami de sa patrie, son poème en est la plus haute glorification.

On a prétendu que Pétraque avait puisé la plupart de ses tableaux dans les *Puniques* de Silius Italicus, qui ne sont pas sans analogie avec son poème. On est allé plus loin, on l'a accusé de s'être approprié sans façon un fragment de son devancier. Un philologue, Lefèbvre de Villebrune, forgea contre lui cette accusation et en fit grand bruit. Il soutint avoir découvert dans un manuscrit

1. *L'Afrique*, II, 335-336.
2. Voir les *Eglogues* et les *Lettres sans titre.*

de Silius Italicus, au commencement du seizième livre des *Puniques*, les trente-trois vers qui terminent le sixième livre de l'*Afrique*. Le temps a fait justice de cette so te accusation. La meilleure preuve de l'innocence de Pétrarque, c'est qu'il n'a jamais connu Silius Italicus. De son temps, celui-ci dormait encore dans un monastère de Constance, au fond d'un caveau où Pogge le déterra en 1414, c'est-à-dire quarante ans après la mort de Pétrarque.

Si l'auteur de l'*Afrique* a été maltraité par la critique, il n'a pas moins souffert de l'ignorance et de l'incurie des éditeurs. Ceux-ci semblent avoir pris à tâche de le rendre inintelligible, Les deux éditions de Venise et les quatre éditions de Bâle sont remplies de fautes les plus grossières. On en peut dire autant de l'édition de Paris[1]. Heureusement un savant italien, plein d'érudition et de goût, François Corradini, a publié récemment, à l'occasion du centenaire de Pétrarque, un texte de l'*Afrique* qui n'est pas seulement un pieux hommage, mais une légitime réparation[2]. Voici comment il s'exprime dans sa préface :

« Le poème de François Pétrarque, qui est intitulé *l'Afrique* imprimé seulement au XVI[e] siècle, deux fois à Venise et quatre foi à Bâle, fourmillait de tant et de si grandes fautes qu'il ôtait l'envi de le lire au lecteur le plus patient. Aussi réclamait-il les soins d'un critique très attentif et très pénétrant que les *Petits poèmes* ont obtenus il y a quelques années. L. Pingaud a revendiqué dernièrement cette tâche et l'a entreprise volontairement. Je ne sais en vérité ce qu'il a fait dans son édition parisienne. Sans parler d'erreurs considérables, on n'y trouve aucune trace de l'art de la critique, nul souci ni de la géographie et de l'histoire, ni de la prosodie, ni même de la grammaire. Je ne puis concevoir avec quelle ignorance ou quelle témérité ce Français a ponctué l'ouvrage. Incises, membres, périodes, il a tout mêlé, tout interverti. Et même dans les endroits qui sont plus clairs que le milieu du jour, il a répandu tant de ténèbres que le poète le plus éminent par le génie, la science, l'érudition, est forcé, à son grand déshonneur, de ne dire que des choses absurdes, monstrueuses, je dirais presque qui ressemblent aux oracles de la Sibylle. C'est pourquoi, afin d'effacer cette tache récente que la plus honteuse négligence a imprimée à un grand homme dont la gloire et la dignité nous sont très chères, et en même temps, afin que le poème de l'*Afrique* fût enfin revu avec quelque soin et corrigé en Italie, comme il convenait

1. *F. Petrarchæ Africa quam recensuit, præfatione, notis et appendicibus illustravit L. Pingaud, Scholæ normali solim alumnus. Parisiis, apud Thorin*, 1872, in-8°.
2. Ce texte de l'*Africa* fait partie d'un volume in-4° qui a pour titre: *Padova a Francesco Petrarca il* 18 *Luglio* 1874. *Padova, dalla premiata tipografia del seminario*, 1874.

plutôt qu'ailleurs, trente habitants de Padoue, à l'occasion des fêtes et des honneurs séculaires décernés à François Pétrarque, ont été d'avis de faire cette édition[1]. »

Corradini s'est acquitté à merveille de sa tâche. Sa connaissance parfaite de la latinité, la justesse de son sens critique, l'ardeur de ses investigations, l'ont aidé à surmonter presque toutes les difficultés. Seulement, par excès de zèle, il outrepasse parfois ses droits de censeur. Il propose volontiers des corrections lors même que la leçon des manuscrits donne un sens satisfaisant.

Est-il besoin de se demander maintenant pourquoi l'*Afrique* est restée si longtemps oubliée et méconnue? Quelle œuvre littéraire aurait pu résister à ce travestissement odieux perpétué de siècle en siècle par une sorte de conspiration? D'ailleurs ce n'est pas la première fois qu'un chef-d'œuvre aura été frappé de l'ostracisme de l'oubli. Nous lisons dans Lamartine[2] :

« Dante a été oublié pendant trois siècles, et puis tout à coup l'Europe s'est aperçue qu'elle avait une grande épopée originale enfouie dans les traditions littéraires de la Toscane. Milton a dormi plus d'un siècle dans son tombeau sans qu'on eût déroulé dans le manuscrit du *Paradis perdu* le legs immortel qu'il avait fait à l'Angleterre. Boileau a fait croire pendant cent cinquante ans à la France que Pétrarque, le plus accompli des poètes de sentiment, égal en expression à Virgile, n'était qu'un faiseur de sonnets et un rimeur de jeux de mots; puis l'heure du grand et divin Pétrarque est revenue, et ce sera l'heure éternelle, et on le nommera à jamais le Platon mélodieux des poètes. »

Pétrarque, qui mettait son *Afrique* bien au-dessus de ses *Sonnets*, eut en quelque sorte le pressentiment de l'avenir réservé à son œuvre de prédilection. Il lui recommande de ne pas s'étonner si elle traverse inconnue plusieurs générations, mais aussi il lui promet qu'à la fin des jours meilleurs luiront pour elle.

BATAILLE DE ZAMA

Le farouche Annibal ignorait la mort de Magon. Poursuivant la guerre dans sa pensée et en examinant en lui-même les chances diverses, il comptait sur le secours de son frère et sur l'arrivée prochaine de sa flotte. Il aimait à se représenter son visage chéri et ses doux entretiens; il était impatient d'entendre ce qu'il avait enduré dans les plaines du Latium et de lui raconter ses propres souffrances. Il espérait se venger bientôt de ceux de ses conci-

1. *Padova a Francesco Petrarca* (pages 79 et 80).
2. *Recueillements poétiques; Entretien avec le lecteur.*

toyens qui lui étaient hostiles et surtout de Hannon. Chaque fois que dans sa tête il rangeait ses troupes en bataille, en disposant la cavalerie sur les ailes, il armait toujours son frère et le plaçait au premier rang. Parfois aussi son âme immodérée lui rappelait sa vieille ambition de l'empire suprême; il faisait alors à ce frère chéri une part considérable et lui donnait l'Italie avec le titre de roi. Ignorant la vérité, il s'embarrassait de soins superflus. Tel un oiseau inquiet qui amasse de la nourriture pour son nid : l'amour de sa progéniture le tourmente, il déploie une activité incessante, et bat des ailes, tandis qu'un pâtre méchant a peut-être ravi l'espoir de sa race, ses petits et leur berceau.

Les vaisseaux d'Annibal n'étaient point éloignés du rivage de l'Afrique lorsque, sur son ordre, le pilote grimpa rapidement au sommet du mât pour voir quelle côte la flotte allait aborder. Perché à la cime de l'arbre : « Je vois, s'écria-t-il, les ruines d'un tombeau. Le vent pousse de ce côté le navire en ligne droite. » Annibal, mécontent de cet augure, lui dit : « Dirige le gouvernail, plie les voiles, change de route, et tourne ma course ailleurs sous de meilleurs auspices. » On exécute les ordres du maître, et la flotte, virant de bord, parvient à force de rame vers la rive voisine de Leptis.

Pendant ce temps quel était l'état des choses dans les pays romains et sur les plages de la Libye? quelles espérances, quelles craintes agitaient des deux côtés les esprits ballotés tour à tour par des vents contraires? Il serait difficile de le dire. Lorsqu'on songeait aux grands travaux de l'infatigable Annibal et aux guerres qu'il avait achevées, l'espoir des Romains s'évanouissait. Mais quand apparaissait l'image de l'illustre Scipion, sa jeunesse florissante et éprouvée, sa valeur inébranlable dans le danger, alors le riant espoir revenait aux Italiens et, la terreur repassait du côté des ennemis. Quoique la République vît d'un œil joyeux le terrible Annibal et son frère chassés du territoire du Latium, une autre inquiétude tourmentait les cœurs. On suspectait la mollesse des généraux à qui le Sénat avait enjoint de faire tous leurs efforts pour que les ennemis ne pussent à aucun prix passer en Libye et qu'ils ne trouvassent de route sûre ni par terre ni par mer. Maintenant que tous deux s'étaient retirés ensemble sains et saufs, le péril restait le même, mais la lice était autre. Dès que les Carthaginois auraient réuni leurs forces chez eux, un grand désastre était à craindre, et la dernière heure de l'empire romain approchait. De même, lorsque après de longs ravages dans tout le corps, la gale disparaissant tout à coup, quitte la surface de la peau et les parties visibles, l'âme est saisie de joie; mais, si le malade sent sa poitrine enfler intérieurement, il frissonne en redoutant une situation pire, et regrette son premier mal qu'il voit avec peine

relégué dans la région du cœur. Ainsi, malgré l'éloignement de l'ennemi, la crainte des Romains n'était point étouffée, elle n'avait fait que changer de place en les avertissant qu'un péril plus grave les menaçait dans les entrailles. Ce qui les faisait trembler surtout, c'était l'image presque toujours présente de Fabius, dont le génie avait su lire de loin dans l'avenir et qui parlait comme un oracle infaillible.

« Si jamais, répétait-il souvent, le cruel Annibal regagne sa patrie, c'est alors que de véritables craintes s'empareront de Rome et que viendra pour elle le temps des larmes. On n'aura plus à combattre en Afrique des généraux timides, des rois fuyards, ni des hordes de pâtres levées à la hâte dans les campagnes. On se trouvera en face du terrible Annibal, dont les nombreux triomphes remplissent les annales, et qui a précipité dans le Tartare plus de fils de Romulus qu'il n'en a laissé à Rome dépeuplée. Il aura à ses côtés des cohortes endurcies par la guerre, par le froid, par la famine, et une foule de généraux qui excelleront dans l'art de tailler en pièces les Romains et aux glaives nus desquels s'offrira l'armée de Scipion. Là, le chef ne pourra se prévaloir ni de l'autorité de son nom, ni de sa beauté, ni de sa noblesse, ni de la fable de sa naissance, ni de ses entretiens avec les dieux. »

Ainsi s'était exprimé Fabius, et comme il avait fait cette prédiction en mourant, Rome, se la rappelant, la publiait maintenant comme les derniers adieux d'un père menaçant, et elle effrayait les esprits. Cependant la paix tant désirée rétablie enfin dans les campagnes et la face sereine de l'Ausonie commandent justement au peuple d'acquitter ses vœux envers les immortels. Pendant cinq jours le feu fut allumé sur les autels, et tous les temples des dieux furent chargés de couronnes de fleurs et de guirlandes de lauriers verts.

Annibal, chassé de Leptis par des bruits alarmants, se dirigeait en hâte vers Zama. Déjà Scipion ravageait tout au loin ; déjà les riches campagnes brûlaient sous les torches des Romains et resplendissaient de leurs armes. Le Carthaginois, qui songe à sa dernière bataille, craignant une attaque soudaine, résolut d'envoyer en avant des hommes sûrs avec ordre de lui rapporter en quel endroit étaient les ennemis, ce qu'ils faisaient, dans quelle forte position et dans quel ordre était assis leur camp. Le hasard dirigea ces éclaireurs dans un sentier funeste ; la garde du camp les surprit, et les amena prisonniers aux pieds du chef. Celui-ci commanda aux tribuns de les conduire par tout le camp et de leur montrer les différentes armes et la physionomie de ses soldats, l'aspect, le nombre et les pelotons des cavaliers et des fantassins. On obéit : ils visitent toutes les tentes avec assurance, car le chef lui-même avait dissipé toute crainte. Ils admirent la discipline

inflexible et les lois sévères du service militaire, les mains durcies des Romains, leurs corps faits à la fatigue, invincibles au froid, à la chaleur et aux coups ; leurs nombreuses et larges cicatrices reçues par devant; leurs yeux vifs, leurs visages respirant une noble fierté, et la puissante sonorité de leur voix. Lorsqu'ils eurent tout exploré, Scipion, le visage calme et souriant, les accueillit avec bonté à leur retour et les enhardit. « Soldats, leur dit-il, avez-vous bien visité tout le camp et nos préparatifs? S'il vous reste encore quelque chose à voir, examinez-le sans crainte, et rendez compte de tout à votre chef. » Après les avoir ainsi exhortés avec bienveillance, il les laissa se demandant avec un profond étonnement s'il avaient entendu parler un homme ou un dieu. On servit ensuite une nourriture abondante à ces éclaireurs et à leurs chevaux; puis on leur donna une escorte, afin de les guider dans des routes sûres et de les protéger du geste, si par hasard une bande dispersée dans la campagne voyait dans la rencontre de l'ennemi une proie légitime. Pendant que le chef latin agissait ainsi, le hasard voulut que dans la même journée Massinissa, suivi de troupes considérables de cavalerie et d'infanterie, arrivât au camp au milieu d'un vif enthousiasme.

De tout ce qu'avaient vu ses éclaireurs, rien n'intimida plus le farouche Annibal que la confiance évidente de l'ennemi nourrissant dans sa pensée de grandes espérances, et ne redoutant point la guerre. Mais, comme le destin hâtait les derniers désastres et que le jour approchait qui allait dissiper l'obscurité du sort, il résolut auparavant d'essayer s'il parviendrait par ses discours à fléchir l'âme de son adversaire et à lui inculquer l'amour inattendu de la paix, soit qu'il fût touché de la rare douceur de caractère de Scipion, soit qu'il redoutât l'avenir, soit qu'il fût enfin las de ses travaux, soit qu'il voulût envelopper la fraude dans ses paroles et recourir à ses artifices ordinaires. Le messager envoyé en avant à cet effet se rend auprès de Scipion et lui demande une entrevue. Celui-ci ne la refuse pas ; les deux généraux décampent de concert et vont prendre position dans des lieux très rapprochés où il leur serait facile de s'aboucher.

Non loin de là était situé la petite ville de Nargara; Scipion occupe à la hâte cette colline et s'y fortifie. C'était un emplacement très convenable pour un camp retranché ; il renfermait des sources d'eau douce et offrait de tous côtés des aliments pour les hommes et les chevaux. A quatre milles à peine de là, Annibal établit son camp sur une hauteur où nulle fontaine jaillissant en cascades abondantes n'arrosait la campagne stérile et où la soif interdisait un séjour prolongé. On choisit un tertre situé au milieu vu de part et d'autre et entièrement découvert, de peur que les rideaux de verdure et les grottes des bois ne cachassent quelque

piège et quelque embuscade, car le massacre de Marcellus et de son collègue[1] effrayait Scipion. Les deux armées s'y rendent simultanément d'un pas égal en marchant en carré, puis elles s'arrêtent à la même distance. Les deux chefs s'avancent sur de hauts coursiers, ayant mis bas leurs armes d'un commun accord, suivis chacun de son interprète pour unique témoin et compagnon. C'est ainsi que s'abordèrent sur ce tertre les deux plus illustres des rois et des généraux qu'onts produits les âges précédents et que produiront les âges suivants sous quelque climat que ce soit. Supposons que les Géants, rangés en bataille, recommencent leur guerre indigne contre les dieux; que le puissant Jupiter, posant sa foudre, s'avance accompagné de Mercure; et que le parti opposé envoie Typhée, auquel s'est joint un chétif mortel; supposons que les Titans armés regardent de loin cette entrevue et que d'autre part, les dieux laissent taire leur fureur; que Phébus tire ses flèches et les tienne à la main, que Pallas menaçante agite de loin sa terrible égide, que la terre tremble, qu'il fasse des éclairs, que le ciel tonne: pareil émoi et pareil frissonnement excita dans l'âme des spectateurs l'entrevue d'Annibal et de Scipion. Qu'on ne me cite aucun de leurs prédécesseurs; la fortune ne niera point qu'elle n'a jamais vu figurer sur un champ de bataille deux héros plus grands.

En face l'un de l'autre ils restèrent tous deux immobiles, puis, roulant mille pensées au fond de leur âme, ils gardèrent quelques instants le silence sous le coup de l'admiration. Scipion, en voyant le visage terrible et les regards farouches du chef redoutable: « O Jupiter! se dit-il, le voilà celui dont le visage est craint des légions armées, la terreur de l'Italie, le rempart et la citadelle de Carthage, le vainqueur de l'Hespérie; celui qui, parcourant les champs de la Gaule, dompta les Alpes inaccessibles, et s'y fraya une route dans les neiges malgré la nature; qui immola tant de nos armées et tant de nos généraux; qui souilla tant de fois les fleuves de notre sang; qui en rase campagne et en bataille rangée a pu vaincre mon illustre père et moi jeune homme! S'il a quitté les portes de Rome tremblante, ce n'est point devant notre épée ni par crainte de nous, c'est à cause de la protection manifeste des dieux et grâce à un orage qui nous a favorisés. Je rougis de devoir notre salut non au courage, non à la vaillance, non à la force des armes, mais seulement au secours d'une pluie torrentielle. » Ainsi, pensait Scipion.

De son côté, Annibal: « Le voilà celui dont la renommée, quoique dans un âge encore tendre, se repand jusqu'aux extrémi-

---

1. Les consuls M. Claudius Marcellus et T. Quinctius Crispinus périrent dans un piège que leur tendait Annibal. Voir Tite-Live, XXVII, 26 et 27.

tés des pôles; celui dont les siècles crédules attribuent la naissance aux dieux immortels, parce que sa vertu le fait supposer; qui n'a pas craint de fouler le sol arrosé du sang de son père et qui, vengeant victorieusement ses défaites, poursuit les vaincus, et, après tant de batailles, nous chasse de la terre d'Espagne et annule nos travaux. Quand tous voulaient partir, lui seul a changé leur résolution; quand tous tremblaient, lui seul est demeuré inébranlable. Pas un Romain n'osait défendre ses campagnes, et le voilà qui attaque nos citadelles! Il gagna d'abord par ses discours un roi[1] sur lequel nous avions fondé de grandes espérances, puis il le défit complètement en bataille rangée et jeta le vaincu dans les fers. Moi-même il m'a aussi débusqué avant de me voir, et maintenant il m'a chassé de l'Italie. Bref, ou je dois le craindre assurément, ou je ne dois craindre personne dans tout l'univers. »

Lorsqu'ils eurent fait également toutes ces réflexions en un clin d'œil, Annibal, rompant le silence, parla le premier en ces termes: « Si ma destinée sous l'influence d'un astre malin, me condamnait, après tant de guerres achevées, tant d'armées détruites en rase campagne, tant de milliers d'hommes taillés en pièces, à venir seul, désarmé, suppliant, implorer de vous la paix par une vicissitude de la fortune, je me féliciterais de voir que de tous ceux à qui cet honneur était réservé, le sort vous eût choisi de préférence, parce qu'un noble vainqueur sera pour moi une grande consolation, et que je ne rougirai point de succomber devant un tel héros, Et ce ne sera pas pour vous la moindre gloire (si la conscience de mes actes ne m'aveugle pas) qu'Annibal, à qui les destins généreux ont accordé tant de triomphes sur vous, à qui tant de généraux romains, battus à la tête de leurs armées, ont cédé, cède à vous seul, vaincu non en bataille, non par la force, mais par votre seul nom. Dois-je m'indigner ou plutôt m'étonner de cette dérision de la fortune qui laisse à terminer au fils les guerres que j'ai commencées avec le père? Votre père, général renommé par sa vaillance, vainqueur intrépide et dans la plénitude de l'âge, l'a cédé à moi jeune homme, et a été vaincu dans le pays des Latins. Vous, au contraire, à la fleur de l'âge, vous me vaincrez aujourd'hui sans coup férir dans ma propre patrie, moi vieux généra aguerri, portant des étendards victorieux, un cœur ferme et des membres endurcis.

« L'amour de la paix aurait été, je l'avoue, bien préférable pour deux peuples invincibles. Car ni la Trinacrie, ni la terre sauvage de Sardaigne, ni l'Ibérie, ne sont à nos yeux une récompense suffisante pour tant de flottes, pour tant d'armées perdues, pour tant de sang versé. On peut toujours blâmer en paroles les faits accom-

1. Syphax.

plis, on ne saurait les changer. La rage de la cupidité nous a entraînés follement hors du droit chemin. J'étais avide du bien d'autrui, je suis attaqué dans le mien propre. Une ambition immodérée, et une âme qui ne peut souffrir de rival m'ont aveuglé. La fortune un instant souriante, change de face dans les grandes circonstances, et la perfide s'abandonne à toute sa fureur. Elle m'a appris déjà par plus d'une disgrâce (à moins que je n'aime à me tromper moi-même) qu'il n'est point prudent de se fier à elle. Dès lors j'ai soumis mes actes au joug plus sûr de la raison, et j'ai conçu l'amour de la paix. Mais votre âge bouillant et votre fortune longtemps heureuse m'épouvantent : ces deux choses contraires au projet de la paix et au désir du repos. Je me rappelle, dans tout le feu de la jeunesse, ce que j'étais à la Trébie (excusez ce souvenir), ce que j'étais à Cannes. Je suppose que vous êtes comme moi ; la verdeur de votre âge, la gloire de venger votre illustre père, tant de guerres heureuses en Afrique et en Hespérie, une fortune dont les brillants succès ne se sont jamais démentis, tout vous exalte. Je sais tout cela. Je sais en outre, pour l'avoir éprouvé cent fois, combien est grande la passion de vaincre et quelle gloire obtient le vainqueur. Si la victoire était certaine, ce serait, je l'avoue, la chose la plus agréable. Mais quel dieu vous l'a promise qui ne puisse vous tromper? Croyez-moi, si nous ne réprimons nos ressentiments, vous verrez apparaître dans les rangs qui vous font face des guerriers dont les bras seront armés et dont les yeux respireront un enthousiasme martial. Celui que vous voyez ici désarmé ne sera plus le même ; il aura un autre cœur, un autre visage, un autre son de voix, et il ne proférera point de timides paroles de paix. Prenez donc de nouveaux sentiments, et que le mot de paix ne soit point vil à vos yeux. — La victoire, dites-vous, est une belle chose. — Mais l'espoir de vaincre est incertain ; la paix est ce qu'il y a de plus beau, elle s'offre à vous certaine si vous ne la refusez pas. Examinez tout, et chaque fois que les prospérités présentes exalteront votre âme, jetez des regards vigilants devant vous, derrière vous et autour de vous ; ne songez pas seulement à ce que la fortune favorable vous a procuré et vous procurera ; mais calculez sagement ce qu'elle peut vous procurer. Vous ne ferez rien de bien si vous ne fondez sur cet examen votre espoir ou votre crainte. Admettons que la victoire se déclare en votre faveur, quel surcroît ajoutez-vous à votre gloire? Vous êtes vainqueur, vous remportez le dessus, et à vos mille triomphes vous en ajouterez un de plus. Mais si, par hasard, le destin qui vous a si longtemps accompagné vous abandonne tout à coup, vous tombez, vos travaux innombrables et vos grandes espérances s'anéantissent.

« Vous voyez en moi tout à la fois un conseiller et un ennemi,

Que la haine se taise, et qu'une résolution avantageuse affermisse les choses des deux côtés. Si vous ne redoutez aucun danger, que du moins l'amour d'un nom illustre vous détourne; ce nom ne saurait aller plus haut; travaillez maintenant à le conserver, *car c'est un grand travail que le maintien d'une grande réputation*[1]. Voulez-vous mettre à la merci d'un coup du hasard tant de brillants exploits et une gloire si longuement acquise? Voulez-vous qu'un seul jour fasse effondrer tant d'années? Il est sage de mettre un frein à sa fortune et d'arrêter le cours de ses prospérités. L'emploi de la modération mène souvent à la grandeur; si on lâche la bride, on est entraîné dans l'abîme.

« Je pourrais vous citer de nombreux exemples, car j'en ai une foule sous la main. Quel grand homme avait été Cyrus! Cependant, pour avoir suivi avec confiance la fortune sans s'arrêter, il est tombé honteusement du haut du trône, et, pour comble de déshonneur, il a péri de la main d'une femme. Pyrrhus a gagné des batailles; avec quelle gloire il pouvait retourner dans son royaume! Il serait même resté votre ami; la grande douceur de son caractère le rendait, selon moi, digne d'une telle amitié. Mais, n'ayant pu ni tenir la bride ni arrêter sa course, il fut entraîné dans sa chute au fond de l'abîme. S'il se fût arrêté au milieu de ses succès, il aurait répandu partout et à jamais la gloire de l'Épire. Ah! que de fois ce monarque, l'effroi de l'Italie, porta le diadème de la Sicile! Ensuite, se faisant connaître au nord, il s'empara même du sceptre des Macédoniens. Mais, pour n'avoir jamais su s'arrêter, ce héros, invincible aux hommes, a servi à la gloire du sexe et a succombé, noble victime, sous la pierre d'une femme d'Argos. Comme vos exemples vous toucheront peut-être davantage, au sein même de ma patrie, la fortune avait égalé Régulus aux plus illustres généraux; mais, pour avoir voulu monter jusqu'au ciel, il tomba à la renverse, couronnant par une fin cruelle la gloire qu'il avait acquise. Je cite l'exemple d'autrui et me tais volontiers sur moi même. Jouet de la bonne et de la mauvaise fortune, vous voyez ce que je suis et ce que j'ai été. Vous ne trouverez nulle part un exemple plus frappant des caprices de la fortune. Il est prudent de se retirer petit à petit de son sein et de ne pas trop se fier à ses faveurs. Voulez-vous mettre votre confiance en celle qui ne cesse jamais de faire tourner avec impétuosité sa roue inconstante; qui non seulement est aveugle, mais qui rend aveugles ceux qu'elle couvre de ses caresses; qui n'élève et ne comble de ses dons

---

1. Pétrarque aimait particulièrement ce vers. Il en avait fait en quelque sorte sa devise et il le reproduit souvent dans ses écrits. *Permettez moi*, dit-il à Rienzi, *de vous citer un de mes vers qui m'a tant plu que je n'ai pas craint de le transférer de mes lettres quotidiennes dans mon Afrique*. (*Lettres familières* VII, 7.)

mensongers que ceux qu'elle a résolu de précipiter du faîte des grandeurs au fond de l'abîme?

« Peut-être la foi punique vous est-elle suspecte, parce qu'un traité a été rompu. Cessez de craindre; le temps de la paix est venu. Vous aussi, si ce que j'ai ouï dire est vrai, vous avez enfreint un pacte conclu du temps de vos pères, parce qu'il vous paraissait contracté par des autorités indignes[1]. Si la fortune nous a méchamment abattus, croyez-vous pas hasard que nous ayons perdu en même temps tout sentiment de l'honneur? Les dieux ne nous regardent pas sous un astre si défavorable. Je ne voudrais point, je l'avoue, que l'on confiât à tous indistinctement la destinée publique et le sort de la patrie; mais maintenant il s'agit d'une paix que négocient ceux dont la gloire principale consistera dans les travaux de la guerre et dans l'affermissement de la paix. De même qu'en qualité d'auteur de la guerre, j'ai tout fait pour qu'elle eût un heureux succès, jusqu'à ce que le destin s'y soit opposé, je défendrai, soyez-en sûr, les traités et la paix conclus à mon instigation. Cette paix, à la vérité, s'offre pour nous déshonorante (mais nous devons l'accepter et pour vous glorieuse. Bien qu'il appartienne aux vainqueurs de dicter les conditions de la paix et le châtiment, souffrez néanmoins que les vaincus en décident. Je veux que ma propre bouche impose une juste punition à nos erreurs. L'Hespérie et les champs situés à l'extrémité du monde, l'Éolie à triple tête[2], la Sardaigne et toutes les îles éparses dans la mer Tyrrhénienne et dans celle de la Libye, seront à vous. Cherchez ensuite ailleurs d'autres royaumes, allez jusque sous les deux pôles, de votre épée foudroyante frayez-vous un passage dans les lieux impénétrables, foulez aux pieds les rois superbes, que vos enseignes, victorieuses au couchant, s'enfoncent vers le septentrion et soient portées enfin vers le levant. Pour nous, resserrés dans les confins de la Libye, nous vous verrons de là les maîtres de l'univers, gouvernant les empires les plus lointains, et répandant la terreur sur terre et sur mer, puisque telle est la volonté des dieux et du destin tout-puissant. »

Après avoir prononcé ces paroles d'un ton grave, Annibal se tut. Scipion lui répliqua en ces termes :

« J'étais sûr que toutes les promesses qui m'avaient été faites seraient détruites par votre arrivée, et que les Carthaginois ne respecteraient ni les traités, ni le droit des gens, ni la sainteté des dieux, si la crainte ne les y forçait. Ce lourd cheval s'envolera plutôt vers les astres, cette colline massive s'élèvera dans les airs

---

1. Le traité des Fourches Caudines, conclu par les consuls T. Veturius et Sp. Postumius.
2. La Sicile.

et le ciel tombera au fond de l'Averne plutôt que vous ne soyez ami de la bonne foi. Mais la juste vengeance des dieux poursuit les coupables, elle frappe la race impie, et, bien qu'en marchant d'un pied boiteux, elle devance quelquefois ceux qui la fuient. Dieu contemple d'en haut les crimes et la perfidie, quoique pour vous, Annibal, l'existence de Dieu soit une fable vaine. Que de fois les vagues ensanglantées, ayant englouti des flottes, ont battu le rivage qu'elles rougissaient ! Que d'entrailles de guerriers ont flotté éparses sur l'Océan ! Que de vaisseaux dégréés ou fracassés ont vogué sur l'onde ! Que de carènes inondées de sang ont été ballotées par les flots ! Que de boucliers, que de tillacs dégouttants d'un sang noir ! Croyez-vous encore qu'il n'y a point de Dieu ? Le peu de temps qui nous en sépare a-t-il donc effacé entièrement de votre mémoire la journée des Égates? Deux fois auparavant vous avez porté contre nous des armes criminelles. Toujours en butte à vos attaques et voulant aider des alliés qui en étaient dignes, nous avons été forcés de vous tenir tête. L'amitié nous a fait un devoir de secourir jadis les Siciliens et récemment les Espagnols. C'est avec une douleur mêlée de honte que l'on songe aux actes révoltants de cruauté que vous avez exercés sur ces derniers, parce que les secours de Rome leur arrivèrent, helas ! trop tard, et Sagonte est notre grand opprobre. Mais Dieu, ce Dieu que vous méprisez, vous a infligé la punition que vous méritiez ; l'issue de la première guerre a été celle que vous savez, et il en sera de même de celle-ci, à moins que Dieu ne se lasse d'un juste châtiment. Si dans l'intervalle nous avons reçu, à la vérité de nombreuses blessures, le vengeur équitable l'a permis sans doute pour éprouver et purifier les bons. Mais laissons le passé.

« Si vous tenez à ce que votre paix ne nuise point à vos concitoyens, je ne veux pas non plus qu'ils recueillent la récompense de leur perfidie. Eh quoi ! quand il est de notoriété publique que vous avez violé les traités et tout espoir de la paix, lorsqu'un premier parjure vous a rendus indignes des mêmes conditions, vous sollicitez de nouveaux traités et une seconde paix à des conditions plus douces ? Et vous n'avez pas de honte ? On me représente à combien de dangers la fortune est soumise, combien glissante est la route qui conduit aux grandeurs ; on rappelle à ma mémoire les rois et les capitaines qu'un changement de fortune a précipités soudain d'un rang élevé, on m'accable d'exemples. Je sais que nous avons des corps mortels et des âmes immortelles. Je sais qu'après la mort, de nombreux supplices et de longs tourments sont réservés aux criminels, et que les bons recueillent ici-bas de la gloire et au ciel des récompenses éternelles. Voulez-vous m'apprendre autre chose, homme savant ? Je vous écoute. Je sais que je suis exposé aux dangers, et je vous tiens pour un vaillant et illustre capitaine.

Cessez de menacer : nous vous connaissons et nous espérons qu'il en rejaillira sur nos armes une gloire plus éclatante. Je n'ignore point l'empire qu'exercent sur les choses humaines les caprices de la fortune ; mais nulle puissance n'est comparable à celle du Dieu suprême ; il prête ordinairement son assistance à ceux qui soutiennent des guerres justes.

« Mais pour ne point perdre toute cette journée en paroles, si les premiers traités vous agréent, si l'outrage récent fait à nos vaisseaux et à nos députés reçoit une réparation, vous aurez ce que vous demandez. Et pour qu'on ne m'accuse pas de méconnaître la valeur de cette promesse, en recevant ce riche présent de la paix, voyez où votre fortune en est réduite. Si quand votre nom retentissait comme un tonnerre dans le Latium, au moment le plus critique de la guerre, vous aviez, ennemi traitable, humblement sollicité la paix, il y aurait eu peut-être de l'orgueil à ne point vous l'accorder. Maintenant que, presque vaincu, chassé de toute l'Italie, tremblant de peur, vous implorez la paix par force, on pourrait à bon droit vous la refuser. Eh bien ! pour que le monde voie que nous ne nous laissons ni abattre par les revers, ni enorgueillir par la prospérité, et que dans la bonne et la mauvaise fortune notre attitude reste la même ; pour que la postérité sache que nous ne faisons la guerre ni par l'appât du butin ni par haine, mais par amour de la paix, la paix vous sera donnée si vous la voulez sincèrement. Mais pourquoi faire de vaines propositions ? L'Espagne, si vous l'ignorez, a été conquise par mon bras et a coûté des torrents de sang. Tout le reste nous appartient. Donner ce que l'on ne peut garder n'est qu'une folle jactance. Vous faites le généreux à nos dépens. Donc, si vous avez autre chose, ajoutez-le vous-même à la paix et aux traités précédents. Si ces conditions vous paraissent trop dures, si vous ne pouvez supporter la toge, si vous abhorrez la paix, préparez vos glaives et vos armes. »

Il dit et frappa la terre de sa javeline tremblante. Ces paroles dites, ils se retirent. Lorsque deux taureaux ont lutté longtemps avec leurs cornes et se sont enivrés de haine en se lançant des regards furieux, ils se séparent sans bruit et s'en retournent pour se charger de nouveau avec plus de violence de tout leur poids ; frémissants de rage, ils remplissent toute la forêt d'horribles mugissements ; leurs génisses, les entourent et les excitent au combat. Les deux capitaines, en se retirant, respiraient sur leur visage autant de colère et nourrissaient au fond de leur âme la même ardeur martiale. Dès qu'ils eurent rejoint les cohortes voisines, ils donnèrent l'ordre d'apprêter enfin les courages et les armes pour la dernière bataille. Le ciel retentit de cris de joie. On eût vu alors s'agiter les aiguillons de la bravoure et les brandons de la colère : les paroles menaçantes, les yeux enflammés, les visages ardents.

Ainsi, quand deux laboureurs se rendent de concert dans des champs éloignés pour mettre le feu aux herbes sèches, un horrible incendie éclate tantôt ici, tantôt là, et une flamme soudaine brille tour à tour en pétillant. A leur retour au camp, chacun des chefs est accueilli par des acclamations qui rappellent le bruit joyeux avec lequel les abeilles saluent leur roi. La foule se répand jalouse de les voir et recueillant avidement les moindres nouvelles.

Le même langage circulait dans les deux camps. « Le jour suprême, disait-on, était arrivé. La récompense de la guerre ne serait point celle qu'on a coutume d'espérer une fois le péril passé; la punition non plus. L'univers et sa domination éternelle seraient à la merci des vainqueurs: les plus grandes catastrophes menaçaient les vaincus. Carthage agonissante, vaincue par la crainte, sur le point de tomber, chancelait avant d'avoir été frappée, et, condamnée par le destin, elle ne pouvait differer plus longtemps sa ruine immense. Les Romains ne pouvaient compter ni sur l'abri protecteur d'une colline; la mer leur fermait toute issue; il ne leur restait d'autre moyen de retraite que de voler dans les plaines du ciel. » Excités d'un côté par la terreur, de l'autre par l'espoir et par les ordres de leurs chefs, les deux camps retentissent des bruits divers. L'un redresse sa lance; l'autre aiguise son glaive; l'autre essaye ses flèches légères. Celui-ci met son casque sur sa tête et l'embellit d'une aigrette tremblante; celui-là bride un cheval vigoureux en le caressant d'une voix douce et l'orne de phalères, cet autre, courbé, s'applique à lui ferrer les pieds, il frappe le sabot creux, et sous ses coups répétés fait jaillir des étincelles. Celui-ci munit ses épaules et sa forte poitrine d'un bouclier peint, d'une cotte de mailles et d'armures d'un fer léger. Celui-là revêt des cuissards, il s'arme les jambes et les pieds, et sur ses genoux brille une image dorée.

Ici, Muses (puisqu'avec de faibles forces j'aborde un vaste sujet), si je vous ai toujours aimées dès ma naissance, si je me suis plu à vous honorer, si je vous ai invoquées religieusement, ici, inspirez-moi, et que tout l'Hélicon me soit favorable. Dévoré de soif je parcours les sentiers innaccessibles de la fontaine de Castalie; l'amour me pousse et le doux espoir d'une belle renommée m'entraîne. Ce jour, employé de part et d'autre dans de terribles préparatifs, avait disparu, et les astres brillaient au ciel retourné. Une matrone dans toute la vigueur de l'âge, célèbre par ses richesses magnifiques et par son appareil redoutable, traverse les airs. Un diadème orne sa tête sacrée; son front est couronné de tours; elle tient un sceptre à la main; mais ses cheveux sont épars, et elle s'avance d'un pas précipité[1]. Venait à elle une femme, la robe rele-

---

1. Rome.

vée, bouillante, pleine de menaces, plus hâlée par les rayons du soleil et un peu plus âgée. Elle portait aussi un sceptre et les marques terribles de la royauté, méprisant dans son âme les dieux[1], les hommes et le roi des dieux. Toutes deux suivaient ensemble le haut des airs; là où le Scorpion couvrait de ses bras entrelacés et de sa queue la planète effrayante de Mars, elles franchirent en même temps les portes du ciel. En les voyant passer, les habitants des cieux s'étonnèrent et les astres suspendirent leurs cours rapide. Arrivée en face du trône le plus élevé, la seconde se hâta de prendre la parole en ces termes :

« Quel odieux attentat! Moi qui fus longtemps l'hôtesse de Junon, et qui, par la volonté du destin, dois l'être éternellement me voilà attaquée par l'Italie ! Ni toutes les blessures qu'elle a reçues, ni la fameuse journée de Cannes, qui, si l'on peut se fier aux glaives, me paraissait mortelle, rien n'y fait. O durs arrêts des dieux! Qu'il soit permis aux bons d'élever de justes plaintes et de parler au Ciel sans détour. La nature, je le reconnais, s'est montrée libérale envers moi ; dieux cruels, vous en avez été jaloux. Dans sa bonté, elle m'avait entourée des plus beaux rivages d'une mer immense, elle y avait ajouté un port superbe, et de plus un doux climat où se marient le souffle caressant du vent d'ouest et la tiède haleine du zéphir. Je voyais le froid glacial du rivage qui me fait face, et derrière moi des chaleurs torrides qui brûlent tout. Contente de ma situation, je jouissais avec bonheur d'une température moyenne qui, si je ne me trompe, pouvait offrir la véritable image de la terre céleste. Ajoutez tant d'illustres enfants, tant de titres de gloire du second Mars[2], tant d'exploits de ce capitaine renommé. Non, vous n'auriez point à rougir, Mars, de l'avouer pour votre frère. Le jour où les destins jaloux enlevèrent furtivement ce héros, on sut quels grands desseins il avait nourris, jusqu'où l'infortuné voulait porter mon nom, de quel ardent amour il était pénétré pour sa mère. Sans parler de mes autres fils, car j'en possède une foule considérable, quel héros dans mon dernier rejeton! Je le déclare, dieux immortels, et l'Envie mordante ne me démentira pas, la cour illustre de Jupiter ne renferme rien de plus grand. Qui fit preuve d'autant d'ardeur depuis que Promethée, dérobant au ciel une parcelle de feu, l'introduisit dans la cavité sombre du cœur et enflamma les hommes? Quelle inébranlable fermeté! Comme il se précipite à travers tous les périls! Croyez-moi, si le poids des membres n'accablait son âme renfermée dans la prison du corps, il serait au nombre des dieux et siégerait sur un trône rayonnant. Il n'est pas besoin de dire le nom-

---

1. Carthage.
2. Surnom d'Amilcar.

quand le discours s'applique à un seul, et ses exploits ont assez signalé à tout l'univers Annibal. Les astres errants oublieront leur route, l'été ensevelira sous les neiges les Ethiopiens, l'hiver, réchauffé par le souffle liquéfiant de Borée, fera fondre les glaces des monts Riphées avant que la terre ait produit l'égal de ce héros.

« L'amour ne me trompe point; je dirai donc la vérité. Pardonnez moi, habitants des cieux, je crains que l'Envie funeste et la Faveur aveugle ne nuisent à mon fils. Jetez les yeux, Jupiter, sur la terre d'Italie : voyez-vous ces champs couverts des cadavres de leurs colons? Voyez-vous ces fleuves teint d'un sang indigène, et ces tombes de généraux élevées à de grandes distances dans des régions inconnues? Mon Annibal a pu parsemer de ces tombes le vaste univers, il a pu séparer les montagnes et les réunir par des blocs de pierre. Mais maintenant quelque dieu lui fait résistance, car qui lui opposerait des armes mortelles? Un enfant marche contre nous à la tête d'une armée ennemie. Quelle honte, dieu du ciel? Mais nous ne craignons ni cet enfant, ni cette femme[1] que je vois ici d'un air superbe méditant en silence de grands desseins pour combattre ma destinée. Cette femme, cet enfant, l'effroi du monde, et son père, nous les avons vaincus jadis dans une seule bataille. La fortune ne nous avait point encore témoigné une pareille faveur. Aujourd'hui affermie par tant de triomphes, que craindrais-je, sinon peut-être les dieux ? Protégez mon honneur et empêchez le crime. Je mourrai si l'on n'ôte à cet enfant ce je ne sais quoi qui me condamne à craindre toujours. »

Elle dit L'autre, au contraire, vénérable par son air modeste fit quelques pas, jeta sa couronne et son sceptre, et se prosternant aux pieds du Dieu du tonnerre, elle lui parla ainsi :

« O puissance suprême du monde entier, puisque vous souffrez que votre Rome arrose de ses larmes vos pieds sacrés et vous fléchisse par ses justes prières, ô père des dieux et des hommes, créateur très bienfaisant de toutes choses, épargnez les vôtres, venez-leur en aide et soulagez leurs maux. Quel horrible incendie attisé par les vents rapides a sévi à travers l'Hespérie, quel orage désastreux les nuées épaisses ont fait fondre sur nous, le monde le sait et le ciel encore mieux. Je ne nie point ce que cette virago me reproche maintenant en insultant à mon malheur, que les ossements blanchissent les champs de l'Italie, et que les sépulcres de ses généraux sont dispersés par toute la terre. J'ai enduré tout ce que la fureur des armes entraîne avec elle, et vous, père, vous l'avez souffert du haut de votre trône. C'est à mes crimes sans doute que je le dois. Jetez enfin un regard de compassion sur

1. Rome.

notre détresse, et si mes crimes ne sont pas suffisamment expiés, que votre bras frappe de sa foudre étincelante ma tête odieuse et la citadelle du Capitole; qu'elle éloigne Annibal. Vous semblez déjà l'avoir éloigné, et c'est pour vous rendre grâces d'un si grand bienfait que je viens ici. J'ai craint, je l'avoue, les fureurs, les ruses, les pièges et les batailles simulées de cet exécrable chef. Oui, cet homme que sa mère élève jusqu'au ciel et que dans sa démence elle compare aux dieux mêmes par tant de louanges, cet homme a coutume de s'appuyer à la guerre sur les fraudes et les embûches plutôt que sur le courage. Je pourrais opposer à ses éloges les nombreux trépas de mes enfants .. La douleur m'en empêche. Certes, c'est le comble de la cruauté, c'est une abominable impiété, que de s'enorgueillir comme elle le fait de la façon dont tant de généraux ont péri. Mais l'heure est venue maintenant de déployer sa vaillance, si ce jeune héros dans la force de l'âge qu'elle qualifie d'enfant n'est point poursuivi par la haine implacable du destin. Empêchez qu'il ne le soit, père tout puissant, et à cette mère inquiète accordez seulement ceci : plus de fraude; que les armées s'avancent en bataille rangée; qu'il soit permis de combattre en rase campagne. Ou l'amour de mon fils m'aveugle, ou vous verrez des batailles merveilleuses et des blessures qui rappelleront l'infâme journée de Cannes. Je connais son âme divine qui voit au-dessous d'elle toutes les choses humaines, sans que j'admette, suivant le bruit public, qu'il soit né dieu. Bien que cette mégère excite l'envie par ses paroles, bien qu'elle essaye de rendre à ses brigands les honneurs divins et qu'elle les mette au nombre des dieux, je me contente, moi, de la gloire de l'humanité, du magnanime Scipion dont aucun temps n'a vu et ne verra l'egal. Je ne m'en cache point, je crois fermement qu'un génie divin enflamme son âme, et je pense qu'il n'y a point de grand homme sans l'assistance de la Divinité.

« Je ne veux pas retenir le Ciel plus longtemps. Ou favorisez mon fils ou restez neutre entre les parties, et empêchez la fraude. La fraude écartée, nous triomphons indubitablement. Mais ma rivale se targue de l'hospitalité accordée à Junon et espère par là émouvoir les dieux. Elle se fait illusion, elle extravague. Qu'elle reste toujours sous ce nuage ou sous un semblable! et certes elle y restera [1]. Pour moi j'ai bâti sur la colline Tarpéienne le temple

1. Le sens de ce passage a échappé à tous les traducteurs et commentateurs. En voici l'explication : Rome, comme l'indique la fin de son discours, entrevoit déjà l'avènement prochain du christianisme. Elle rit de la confiance chimérique qu'inspire à Carthage la protection de Junon. Elle souhaite que sa rivale soit toujours dupe de cette erreur ou d'une autre semblable. Cette autre erreur sera la croyance à l'is-

magnifique du maître du tonnerre auquel nous apportons notre encens et nos prières. Dieu veuille que nous le fassions religieusement! Vous pouvez nous enseigner les choses sacrées, et vous le ferez si la voix du destin que j'ai entendue en mettant le pied dans le ciel ne m'a pas trompée. Ah! que votre cœur compatissant s'ouvre à mes supplications, père céleste, suprême et unique espoir des gens de bien. J'avais ouï dire que l'empire souverain de la terre, de la mer et de tous les pays quels qu'ils soient qu'enserre le vaste Océan était promis aux descendants du sang latin, mais qui sinon vous peut réaliser d'aussi grandes promesses? Aujourd'hui je ne demande point la royauté, si ma prière est juste, que la liberté de ceux qui en sont dignes soit respectée, qu'il me soit permis d'écarter de ma tête un ennemi altéré de sang. Si vous ne m'épargnez point, pardonnez à mes descendants qu'une nouvelle religion rendra peut-être vos amis [1]. »

A ces mots, embrassant les pieds du Dieu du tonnerre et les couvrant de nouveau de ses baisers, elle demeura immobile le visage baigné de larmes. Le maître de l'Olympe étoilé sourit tout bas à cette prédiction d'un autre âge. Enfin il s'apprête à parler; l'air, frappé de terreur, trembla, les cieux se turent, la terre et les enfers firent silence.

« Nul esprit, dit-il, n'a jamais su ce que l'avenir réservait aux mortels, tant mes dessins sont impénétrables, tant le silence et le mystère sont la loi du ciel. Vous qui prétendez avoir entendu une partie de l'avenir, cette révélation n'a pu vous être faite que dans l'intérieur des parvis célestes. Rien ne saurait transpirer au dehors à moins qu'un esprit ardent purifié par le feu et l'eau ne soit venu ici. Quelques mystères s'en échappent par une petite fente parce que forcé par une grande piété on me fait violence. Mais pour que je les déroule tous en détail, trop peu de choses de tout ce qui se passe maintenant sous le soleil trop peu de choses m'agréent. La vertu, inconnue sur la terre, s'est réfugiée là en se plaignant de vous maintes fois, parce que sur tant de milliers d'hommes elle peut à peine rencontrer un ami. Sera-ce votre pourpre ou votre or qui m'attendriront? Regardez cet espace resplendissant du ciel. Serai-je touché par hasard des perles de l'Orient? Ici je suis charmé du spectacle d'un autre orient et des astres qui rayonnent autour de moi; je le suis encore plus de moi-même et des chœurs de mes compagnons. Comment des corps mortels, des membres fragiles, une beauté plus fugitive que les ombres, plai-

---

lamisme qui compte encore à Carthage de nombreux sectaires. Rome a donc raison d'affirmer que Carthage persévèrera dans son aveuglement.

1. Rome fait allusion à l'avènement du christianisme.

raient-ils à mes yeux? Pour moi tout est éternel : la splendeur, la beauté, la richesse, sont permanentes, et la gloire de mon royaume est immuable. En un mot, une vertu éclatante a seul le don de me plaire, ainsi qu'une belle âme que je n'ai jamais rougi d'appeler ma demeure; mais je trouve rarement sur la terre où loger. Apprenez maintenant vos destins.

« Une lutte est préparée de part et d'autre pour plusieurs siècles, et des pertes réciproques affaibliront les deux nations. Il n'est pas loisible de connaître d'avance le parti que la fortune condamnera et celui qui remportera la victoire; sauf que le parti qui a la conscience du juste peut compter sur ma faveur, et que l'autre a raison de trembler. Dès l'origine du monde, j'ai assigné de dignes récompenses aux bons et de nombreux supplices aux méchants. En ce moment vous portez à vos enfants un vif intérêt. Un jour viendra où vous laisserez chacune votre fils vieillir dans un triste exil loin de sa patrie, et vous ne réclamerez point ses cendres. Ni la gloire éclatante, ni la celebrité, ni le dévouement filial, ni les prouesses de tous les deux ne vous toucheront. L'ambition agite trop le cœur des mortels; croyez-moi ce ne sont pas vos fils que vous aimez, ce sont les espérances qu'ils vous donnent. Je suis plus prolixe que de coutume, car il s'agit d'une chose très importante qui mérite un long discours.

Il me reste à prédire à haute voix un autre empire et une autre capitale du monde; prêtez-moi une oreille attentive.

« J'ai résolu, puisque les yeux du monde sont couverts de ténèbres, de descendre sur votre terre, de revêtir volontairement des membres mortels, de me charger du fardeau et des liens de l'humanité, de soulager vos maux et, quel excès d'amour! de souffrir même une mort honteuse, âmes ingrates et dures. Quoique mes bienfaits vous soient communs, l'une d'entre vous sera néanmoins plus heureuse que l'autre. Oui, celle que la fortune aura favorisée maintenant sur ce champ de bataille possédera à jamais tout ensemble l'empire et mon temple le plus auguste : telle est ma ferme volonté. Ne croyez pas que votre espoir tarde longtemps à se réaliser. Tous les mortels verront toutes ces choses avant que Saturne ait fait dix fois le tour du vaste univers dans son mouvement rétrograde [1], tant je me sens déjà attiré par les doux charmes d'une Vierge, tant je suis alléché par le lait sacré de ses mamelles! »

Pendant qu'il parlait ainsi tous les habitants des cieux et la multitude des messagers de la paix [2] l'ombrageaient de leurs ailes

1. La révolution de cette planète se fait en vingt-neuf ans et demi. La bataille de Zama eut lieu l'an 200 avant J.-C., et la religion catholique fut apportée à Rome par saint Pierre l'an 42 après J.-C.
2. Les anges.

joyeuses. Etonnées de ce qu'elles avaient entendu, les mères incertaines s'en retournent par des chemins différents avec des espérances diverses.

Déjà le jour ensanglanté qui allait voir la lutte suprême éclairait de ses rayons les plages de l'Orient ; déjà les trompettes sonnaient et un bruit matinal se faisait entendre dans les camps. Les deux chefs se lèvent. Aucune journée ne fut aussi fameuse dans les annales de Rome ; on ne combattit jamais en rase campagne, sous de pareils capitaines, avec autant d'animosité, de ruse et de force. On ne se bornait pas à craindre pour le présent, on avait devant les yeux des milliers d'années ; on se demandait auquel des deux partis la fortune, dans cette bataille, permettrait d'espérer un rang, une patrie, une demeure, une race, une famille, une postérité.

Scipion conduit en rase campagne son armée rangée dans un ordre admirable. Massinissa, entouré de ses Numides, commande l'aile droite, monté sur un cheval espagnol, son casque orné d'une aigrette le signale, et son manteau de pourpre flotte au gré du vent. Lélius a le commandement de l'aile gauche, il est suivi de la cavalerie amenée des rives latines. Un coursier d'Apulie, rapide et qui semble voler, le porte de côté et d'autre, une cuirasse de fer reluit sur sa poitrine. Au centre se tient frémissante la jeunesse romaine aguerrie. Scipion domine de sa haute stature ces légions qu'il commande. Brillant par l'or, le fer et la pourpre, plus brillant par sa valeur, plus brillant encore par les grandes espérances qu'il fait naître, il éclipse les autres. C'est ainsi que les satellites de Phébus ne peuvent souffrir ses feux naissants ; devant ses rayons d'un côté Lucifer devient terne, et de l'autre Mercure pâlit et s'efface [1], car les autres astres voisins ont tous fui sans attendre le soleil. Scipion, volant au milieu des rangs, excite le courage et répand partout l'assurance : ses yeux étincelants dardent des éclairs terribles qui frappent les regards de ceux qui le voient. Il presse ses porte-enseignes, exhorte les troupes à cheval, raffermit par ses paroles ceux qui chancellent, relève les timides et les indécis. Il conjure les uns et supplie les autres, énumérant tout haut leurs exploits personnels ou ceux de leur famille, et rappelant le nom de leurs aïeux. Il loue ceux-ci, réprimande doucement ceux-là, gourmande les retardataires et stimule les nonchalants par un reproche amical. Il montre à ses soldats la gloire qui les attend, leur dit qu'ils vont recueillir les derniers fruits de la guerre, les avertit du danger et de la honte, et par ces stimulants il excite et ranime les courages. Il se hâte d'accourir en tous lieux, et brûle de ne perdre aucun instant de cette journée suprême. Lorsqu'il

---

1. Lucifer et Mercure indiquent Massinissa et Lélius.

vit qu'il avait suffisamment pourvu à tout et que ses troupes étaient pleines d'assurance, le héros, monté sur un coursier fougueux blanc comme la neige, prit la parole en ces termes :

« Si Jupiter permettait que sa volonté, qui dirige nos cœurs, fût connue maintenant de vous tous, vous rougiriez d'avoir conçu des doutes sur la fin ou sur le sort réservé à nos préparatifs. Jamais le soleil n'est apparu plus clair que la grande victoire qui s'offre à mes regards. Nous avons vaincu : je vois d'ici des actes de bravoure, j'ai devant les yeux un horrible carnage, un torrent de sang et des monceaux de cadavres gisant sur la terre natale. Je vois déjà le chef lui-même, jetant honteusement ses armes, prendre la fuite, je le vois cherchant où se cacher. Plût à Dieu que vous eussiez tous entendu de vos oreilles l'entretien d'hier! Vous auriez pu voir clairement combien son âme est abattue et dégénérée. Non, ce n'est plus cet Annibal d'autrefois, à moins que son nom seul épouvante. Ou plutôt c'est bien le même, mais ce rusé capitaine tremble devant des armes qu'il connaît, il sent qu'elles seront maniées par d'autres bras et qu'elles sont confiées à la sagesse et au commandement d'un nouveau chef. Il ne rencontrera sur ce champ de bataille ni le consul téméraire de Cannes[1], ni celui que les présages évidents des dieux et les signes manifestes de l'avenir empêchaient de combattre, s'il eût été dans son bons sens[2]. Un autre Sempronius[3] ne commande point avec moi dans ce camp. La poussière, la chaleur, le vent, le soleil qui aveugle, n'aideront plus Annibal[4]. Il ne masquera point ses embûches par la brume ou par les roseaux des marécages[5]; le corps baigné d'une huile d'olive chaude, il ne terrassera point une armée engourdie par un froid glacial[6]. Il attaquera ma poitrine avec un glaive acéré, mon flanc avec une forte épée et il se heurtera contre une lance solide : voilà ce qu'il redoute.

« Que de fois ils ont demandé la paix par crainte! Que de fois ils l'ont violée par fraude! Méprisables dans le premier cas, ils sont haïssables dans le second. Préparez donc avec bonheur vos bras et vos armes pour une pareille bataille. Pour moi, je marcherai le premier contre ces ennemis odieux; j'y sèmerai la fuite et la terreur. J'en ai pour garants tous les dieux, le pressentiment du succès, mon bras impatient de tirer l'épée et la noble ardeur d'une âme invincible. Songez à l'Espagne conquise dans une course rapide, à tant de guerres contre des rois, la gloire de ma jeunesse,

---

1. Térentius Varron.
2. Flaminius, qui perdit la bataille de Trasimène.
3. Consul vaincu à la Trébie.
4. Comme à Cannes.
5. Comme au Trasimène.
6. Comme à la Trébie.

et aux champs carthaginois dévorés par des flammes sans fin. L'âge mûr auquel je touche attend de moi des actes virils et de véritables triomphes. Il me faut maintenant Annibal, le brandon de la guerre, la source de tous les maux, la gloire d'une si grande entreprise, Tous les signes favorables qui accompagnèrent nos pères quand ils s'embarquèrent pour les Égates, les dieux propices nous les montrent, et beaucoup d'autres encore. Il m'a toujours déplu de perdre mon temps, surtout quand il s'agit d'exécuter de grandes choses. Vous n'avez rien à craindre, la victoire est certaine. Suivez-moi, je suis tout prêt, et votre retour s'effectuera heureusement. Pour qui brûle de revoir sa patrie, ses enfants, le visage d'une épouse aimée, c'est par là qu'est le chemin de Rome. »

Après avoir prononcé ces paroles du ton d'un homme non qui va combattre, mais qui est sûr de vaincre, il se tut. Les bataillons et les escadrons, pleins de joie, répondirent unanimement à ses exhortations par des cris d'allégresse, comme si, traînés par des chevaux blancs sur les hauteurs du Capitole, ils le suivaient en poussant les acclamations accoutumées.

Annibal, voyant s'avancer l'heure fatale du moment critique, quitte aussitôt son éléphant et monte sur un coursier rapide. D'un air terrible et menaçant, tel que le farouche berger Polyphème sortant d'un antre d'Éolie, ou comme une comète présageant aux empires du haut des airs de funestes événements, il range en bataille son armée immense. Il place en tête tous les éléphants, afin d'épouvanter l'ennemi déconcerté à la vue de ce troupeau monstrueux. Ils etalent autant de tours tremblantes sur leurs dos; on dirait des collines qui secouent leurs crêtes ou des citadelles qui se balancent sur des rochers. Annibal oppose ce bouclier à toutes les forces de l'ennemi. Il ordonne aux Liguriens et aux Gaulois de se mettre en première ligne et leur adjoint les auxiliaires baléares et maures. Ensuite il place en seconde ligne les Carthaginois et les Africains. La troisième ligne se compose seulement des troupes du Brutium[1], qui suivaient l'armée à regret et pour la plupart malgré elles. Annibal étend au loin ses ailes dans la plaine et fait décrire à ses bataillons un cercle immense. Il range à droite les Carthaginois qu'il charge d'attaquer les Italiens; à gauche les Numides rebelles, impatients d'en venir aux mains avec leur roi détesté. Ces dispositions prises, comme son armée était un ramas de diverses nations, parlant des langues différentes, il enflamme et stimule ses cohortes tantôt par des interprètes, tantôt de sa propre bouche. Non moins actif que son adversaire, il fait en même temps l'office d'un général et d'un soldat accompli. Il range le front de son armée et les porte-enseignes, passe en revue les ailes, court

1. Contrée méridionale de l'Italie.

sur les derrières et va partout mêlant les caresses aux reproches.

« Si ma fortune m'est connue, dit-il, nous avons vaincu, et ce n'est point assez d'avoir vaincu, nous avons détruit un ennemi orgueilleux et la race romaine, pourvu que vous ayez gardé votre courage d'autrefois et le souvenir de la journée de Cannes ou de la Trebie. Vous ne rencontrerez dans les rangs ennemis personne que notre armée, rassasiée depuis longtemps du sang italien, n'ait battu en mille endroits, à qui elle n'ait enlevé un frère, un père ou un fils. Le chef lui-même, enhardi par l'âge, et son père, alors la grande gloire du nom ausonien, ont tremblé devant nos glaives, ils ont teint de leur sang nos honorables enseignes, et n'ont pris la fuite que pour revenir contre la pointe de nos épées; à moins peut-être que ce chef ne combatte sous de meilleurs auspices loin de sa patrie, et que nous ne combattions sous de plus mauvais auspices aux portes de notre ville natale. Je ne crois pas que les dieux soient assez oublieux de l'auguste Carthage pour que ceux qui n'ont point osé défendre les solides remparts de Rome attaquent nos murailles. C'est un délire aveugle qui les a attirés ici; la fortune toute-puissante les a envoyés en spectacle au peuple carthaginois. Si jadis, quand nous eûmes rempli des boisseaux d'anneaux d'or, dépouilles arrachées aux doigts ensanglantés, nous nous contentâmes de transmettre à la patrie la nouvelle de cet acte mémorable, aujourd'hui Carthage victorieuse verra d'un œil joyeux le beau cou du chef latin entouré de chaînes, des bandes de Romains menées comme des troupeaux à travers la ville ayant à leur tête le bavard Lélius, et le roi changeant et pauvre qui a déserté nos armes.

« Vous, Maures et Numides, j'en atteste les dieux, évitez aujourd'hui son joug superbe. Massinissa revendique ses esclaves pour les battre de verges. Vous, Gaulois, rivalisez de haine et chargez maintenant avec de nouveaux glaives votre vieil ennemi : ce champ de bataille expiera d'anciens griefs amassés dans un autre climat. Et vous, ô Liguriens, qui, je le vois, avez suivi ma personne et mes destins par mer et par terre sans reculer devant aucune fatigue, combattez, je vous en prie. Si de dignes récompenses attendent les vainqueurs, croyez-moi, vous n'habiterez point une vallée sauvage ni un pays rendu inaccessible par des rochers escarpés, vous posséderez les plaines fertiles et les riches campagnes de l'Italie, et la fière Rome, votre épouvante et votre aiguillon, gardera le silence. Vous, chers guerriers, objet de ma prédilection, vous mes concitoyens, vous n'avez besoin ni d'instigations ni d'avertissements; contemplez votre patrie qui tremble épouvantée devant les torches de l'ennemi et ses armes impitoyables; jetez les yeux sur ces murs si connus où s'est écoulée votre première enfance, où vous avez reconnu tant d'honneurs mérités, où vous avez

passé tant de jours dans la joie et les fêtes, où s'élèvent les tombeaux qui renferment les cendres de vos aïeux, et leurs louanges gravées sur un marbre reconnaissant. Tout l'espoir de la patrie repose dans vos bras armés et votre courage; secourez-la dans sa détresse. Songez, je vous en prie, à vos épouses, à vos enfants chéris, à vos mères tremblantes, à la vieillesse vénérable de vos aïeuls, et qu'il vous reste à défendre les tombeaux de vos ancêtres. »

Il n'avait pas encore achevé et s'abandonnait à toute la fougue de son éloquence, quand soudain clairons et trompettes sonnèrent tous à la fois du côté des Romains, et ils poussèrent un cri terrible qui remplit le ciel et les airs. A ce bruit effrayant, les oiseaux s'arrêtèrent dans leur vol; toutes les lignes en furent ébranlées, les éléphants épouvantés se retournèrent précipitamment contre leurs bataillons qu'ils mirent en désordre, et les ailes repoussées reculèrent. O aveugle esprit de l'homme tu ignores les événements et tu es dupe de tes desseins! Ces mêmes animaux que le soin inquiet d'un chef prudent avait placés en tête pour couvrir son armée y semèrent les premiers la défaite et le carnage. Ce fracas interrompit Annibal au milieu de son discours. Ainsi, lorsque la foudre en grondant interrompt tout à coup un chanteur et tombe en déchirant la nue, celui-ci se tait, les sons harmonieux se brisent dans son gosier tremblant, il lève les yeux et regarde le ciel noir. Mais ce chef, depuis longtemps en butte à tant de hasards et éprouvé par tant de batailles indécises, demeure ferme. Furieux, il observe les ennemis qui lui font face, gourmande la crainte, ranime les forces et les courages qui chancellent, puis s'élance frémissant de rage et s'offre lui-même aux coups. De même qu'un sanglier, poursuivi par des aboiements acharnés, voyant s'approcher les chiens à la dent meurtrière et les armes des chasseurs, raidit son dos, dresse ses oreilles et s'élance brusquement au-devant des traits, ainsi marchait le bouillant Annibal, invoquant l'âme de son illustre père[1].

Du côté opposé se tenait alors le jeune Massinissa, prompt et énergique, qui, voyant fléchir l'aile des Carthaginois, charge les ennemis en désordre et s'enfonce rapidement partout où l'éléphant ouvre un passage. A la faveur d'un semblable guide, Lélius se jette entre des monceaux d'armes, il saisit le moment et le lieu, tue ceux qui résistent et poursuit ceux qui fuient. Le magnanime Scipion, comme un lion terrible qui, pour nourrir ses lionceaux, renverse les arbres et les bêtes sauvages, avait pénétré l'épée nue au milieu des ennemis. Toute l'armée l'admire, Jupiter du haut des cieux le regarde avec étonnement, et le soleil se demande s'il

---

1. Amilcar, général carthaginois.

n'a point un rival sur notre globe, tant ce jeune héros était tout reluisant d'or, tant son manteau de pourpre jetait d'éclat, tant ses armes resplendissaient.

Lorsqu'on fut arrivé de près vers de véritables ennemis, les Romains et les Carthaginois commencèrent à mêler leurs mains sanglantes. Une colère ardente et implacable anime les chefs et les deux peuples. Jamais choc entre deux corps armés ne fut plus violent, jamais combat ne fut plus acharné dans tout l'univers. Ce n'étaient point des bandes mercenaires qui luttaient, c'étaient des hommes de cœur qui voulaient éteindre dans leur propre sang le brasier de haines qu'ils avaient eux-mêmes allumé. Toutes les légions n'avaient qu'un seul désir, qu'une même pensée : venger, fût-ce par leur mort, de justes ressentiments. La perfidie punique et l'orgueil romain sont jetés mutuellement à la face à chaque blessure. On se répand en invectives et en reproches ; au moment où la voix s'élève, la gorge coupée la réduit au silence. On rappelle tantôt les tributs annuels et écrasants imposés aux Carthaginois, tantôt la fraude et l'indigne massacre qui suivit la prise de Sagonte. Tout ce que la rage enflammée par une vieille haine a coutume de dicter à des combattants, on le vomit ; toutes les offenses et les injures subies durant une longue guerre s'entassent en un monceau. Les poitrines heurtent contre les poitrines et les épées contre les épées ; aux blessures se mêlent les blessures, et aux morts des morts horribles. On aime à descendre chez les ombres les entrailles ouvertes, à troubler les mânes par un bruit inaccoutumé, et à transférer des âmes guerroyantes dans l'Érèbe silencieux.

O délire ! Qu'il eût mieux valu pour les deux peuples vivre tranquilles au sein de leur patrie ! L'ambition, l'orgueil aveugle, la soif éternelle des richesses qui dévore les mortels et les fait courir aux armes, ne l'ont pas permis. Les deux armées luttent avec acharnement, et ce ne sont pas seulement les haines publiques qui les irritent : chacun en frappant son ennemi, croit venger par ses coups la mort d'un père et d'un frère. Tant il est vrai qu'une vieille offense aigrit le cœur, et que plus la haine est récente, moins on se bat avec animosité. Les chefs excitent leurs troupes, enflamment à haute voix les courages, montrent et affrontent d'honorables dangers. Mourir pour la patrie parut la plus belle des morts. Les cris de rage, le cliquetis des armes, les gémissements des mourants, produisaient un bruit mêlé d'horreur. Déjà un large fleuve de sang coule et arrose les campagnes de ses ondes fumantes ; déjà un torrent impétueux ensevelit et entraîne les cadavres ; déjà une montagne s'élève à l'aide des chevaux et des guerriers terrassés, et sépare par sa hauteur les ennemis furieux. Je ne crois pas que sur les bords de la mer Égée les navigateurs aient été plus surpris lorsqu'à leurs yeux épouvantés une île naquit

soudain près de Thérasie. Un docte aruspice vit dans ce prodige la puissance de Rome et la ruine de la Macédoine ; mais le nautonier ignorant et stupéfait y aborda à la rame.

Cependant les cavaliers auxiliaires des Carthaginois, ébranlés par un combat désavantageux, commençaient à lâcher pied. Le vainqueur poursuit les fuyards. Bientôt l'armée romaine, dispersée par la poursuite a peine à trouver sa route à travers les monceaux de cadavres. Les uns gravissent des hauteurs d'un pas incertain ; d'autres, répandus dans la plaine, cherchent sur la terre glissante une issue à leurs manipules épars ; les porte-enseignes et les maîtres d'armes eux-mêmes hésitent. Les soldats, disséminés par la victoire, pouvaient changer ces succès en une défaite soudaine et ternir cette illustre journée, si le prévoyant Scipion dans sa sagesse profonde n'eût donné le signal du rappel. Aussitôt qu'eut retenti dans la plaine le son connu de la trompette, ils se rallièrent, et, obéissant au signal, revinrent dans leurs premières positions, puis ils livrèrent à l'ennemi un nouvel assaut, mais en concentrant leurs forces. Ainsi, quand l'Auster impétueux a réuni les nuées dispersées dans l'air, la tempête, un instant réprimée, se tait pendant qu'il tonne, puis elle reprend avec plus de violence, mêlée de pluie et de grêle. Déjà l'ardent Scipion avait dépassé les collines produites par l'immense massacre, et les deux armées en bataille, recommençaient le combat en rase campagne.



Le Gérant : Henri GAUTIER.

Pour paraître le 5 mai 1893

DELILLE

POÉSIES

AVEC

INTRODUCTION PAR CHARLES SIMOND

On se souvient encore de Delille, quoique les poètes classiques de son temps soient presque tous oubliés. C'est qu'il avait, à côté de la facilité de versification, un véritable talent créateur et ce souffle qui révèle un grand écrivain. Delille a laissé incontestablement une trace dans notre histoire littéraire. Son nom et ses œuvres entrent de droit dans notre collection.

ANGERS, IMPRIMERIE A. BURDIN ET Cie, 4, RUE GARNIER.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE A DIX CENTIMES

Envoi franco de un volume pour 15 cent.
Deux vol. pour 25 cent. — Vingt-cinq vol. pour 3 fr.

Écrire à M. Henri Gautier, *éditeur*, 55, *quai des Grands-Augustins, à Paris.*

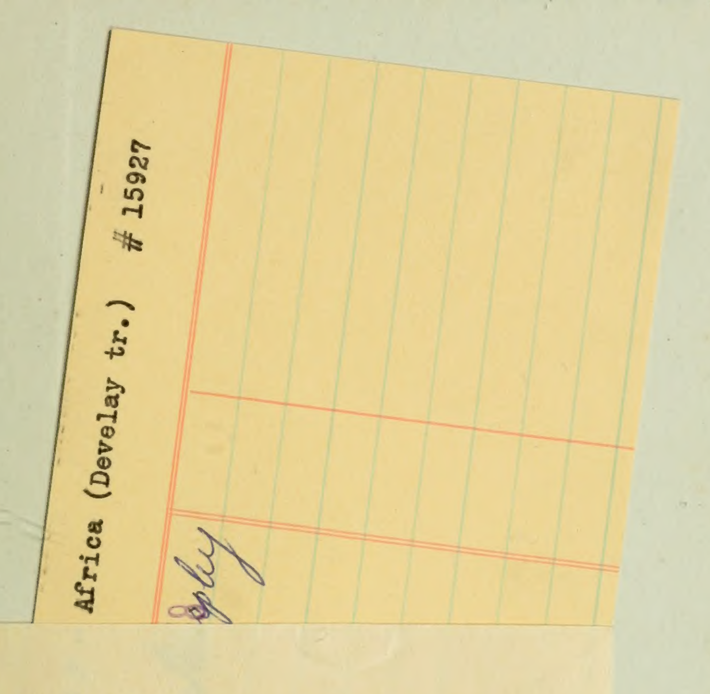
Volumes en vente (*suite*)

A

110. *Addison.* Sir Roger de Coverley.
331. *Aicard (Jean).* Les Étrennes du père Zidore. — Promenades en Hollande. — Visite à Maison-Close.
103. *Alberdingk Thym.* Chronique de la Néerlande.
249. *Alfieri.* Tragédies et Satires.
512. *Ambert (Le général).* La Défaite.
54. *Amyot.* Vie d'Alexandre.
88. *Andersen.* Contes choisis.
319. *Andrieux.* Les Étourdis, comédie en trois actes et en vers.
134. *Antivoltairiens (Les).* Fréron, Guyot-Desfontaines, de la Beaumelle, Nonnotte, Guénée, Guyon, Sabatier de Castres.
192. *Arioste (L').* Roland furieux.
137. *Aristophane.* Théâtre.
216. *Arnaud.* Souvenir d'un Sexagénaire.
49. *Auerbach.* La Fille aux pieds nus.

B

193. *Barbey d'Aurevilly.* Les Œuvres et les Hommes.
250. *Bazin (René).* La Légende de Sainte-Béga. — La fille du Jardinier. — Les Contrebandiers du Paradis.
201. *Beaconsfield (Lord).* Cliques et Coteries. — Masques et Portraits.
170. *Beaumarchais.* Don Joseph Clavico.
143. *Becquer.* Nouvelles espagnoles.
309. *Benvenuto Cellini :* Histoires florentines, romaines et françaises.
195. *Berchoux.* La Gastronomie.
295. *Bergerac (Cyrano de).* Histoires comiques de la Lune et du Soleil.
270. *Bernardin de Saint-Pierre.* L'Île de France.
155. *Bernardin de Saint-Pierre.* La Chaumière indienne.
180. *Berquin.* Petits Drames.
205. *Bilderdijk.* Poèmes néerlandais.
204. *Bismarck (De).* Opinions et Discours.
133. *Bicher.* Une Cause criminelle.
229. *Bornier (Vte Henri de).* Un cousin de passage. — Comment on devient beau.
341. *Bossuet.* Henriette d'Angleterre.
29. *Bossuet.* Histoire des variations.
231. *Bourget (Paul).* Aline. — Croquis londoniens. — Jules Vallès.
306. *Brandes (G.).* — Portraits romantiques : Théophile Gautier, Sainte-Beuve.
60. *Bret-Harte.* Récits californiens.
85. *Broglie (Duc de).* Mme Swetchine. — Le Père Lacordaire.
70. *Brueys.* L'Avocat Patelin.
163. *Brueys.* Le Grondeur.
320. *Buffon.* Les Époques de la nature.
251. *Busken-Huet (Conrad).* Portraits du temps. George Sand.
47. *Byron (Lord).* Childe Harold. — Le Prisonnier de Chillon.


Africa (Develay tr.) # 15927

